

LISTE DES OUVRAGES ET ARTICLES ANALYSÉS  
DANS LE BULLETIN DE DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE.

Ciarrochi (A.) et Mori (E.). — <i>Le Tavolette votive italiane...</i> (A. MASSON) .....	* 468
<i>Miniatures arméniennes...</i> (J. PORCHER).....	* 469
Timperley (C. H.). — <i>William Bulmer and the Shakspeare press...</i> (J. VEYRIN-FORRER) .....	* 470
Manuce (A.). — <i>Aldus Manutius and his Thesaurus Cornucopiae of 1496...</i> (J. VEYRIN-FORRER).....	* 471
Caxton (W.). — <i>William Caxton and his critics...</i> (J. VEYRIN-FORRER).....	* 472
<i>Modern trends in documentation...</i> (A. PUGET).....	* 472
Novikova (E. A.). — <i>Problèmes de base du catalogage à l'étranger, théorie et usages catalographiques en URSS...</i> (I. FOREST) .....	* 474
Verona (E.). — <i>Ce qu'est la collectivité en catalographie...</i> (S. HONORÉ).....	* 477
Cochran (J. D.). — <i>Augusta's new main library building...</i> (J. BLETON).....	* 479
<i>Berlins öffentliche Büchereien. Arbeitsbericht 1959/1960...</i> (J. DELSAUX).....	* 480
<i>Bibliothèques et musées des arts du spectacle dans le monde...</i> (M. BOHL).....	* 480
Larsen (K.). — <i>On the teaching of bibliography with a survey of its aims and methods...</i> (L.-N. MALCLÈS).....	* 483
Larsen (K.). — <i>Fortegnelse over bibliografier...</i> (L.-N. MALCLÈS).....	* 483
Giraldo Jaramillo (G.). — <i>Bibliografía de bibliografías colombianas...</i> (M.-M. MAYLIÉ) .....	* 485
<i>The Author's and writer's who's who...</i> (M. CHAUMIÉ).....	* 486
Bartholomae (C.). — <i>Altiranisches Wörterbuch...</i> (M.-L. CHAUMONT).....	* 487
<i>Bibliographie ardennaise...</i> (S. BRIET).....	* 488
<i>The British catalogue of music... A record of music and books about music...</i> (E. LEBEAU).....	* 489
<i>The British catalogue of music classification...</i> (E. LEBEAU).....	* 489
<i>Deutsche Literaturgeschichte in Grundzügen...</i> (H. F. RAUX).....	* 492
Dubois (J.) et Lagane (R.). — <i>Dictionnaire de la langue française classique...</i> (P. JOSSE-RAND) .....	* 493
Grant (M.). — <i>The World of Rome...</i> (E. POGNON) .....	* 495
Knepler (G.). — <i>Musikgeschichte des XIX. Jahrhunderts...</i> (R. SIOHAN) .....	* 496
Langlois (P.) et Mareuil (A.). — <i>Guide bibliographique des études littéraires...</i> (P. RIBERRETTE) .....	* 497
Lévy (R.). — <i>Contribution à la lexicographie française selon d'anciens textes d'origine juive...</i> (M. RODINSON).....	* 499
<i>Works by Miguel de Cervantes in the Library of Congress...</i> (M.-T. LAURELHE).....	* 501
Mirambel (A.). — <i>Petit dictionnaire français-grec moderne et grec moderne-français...</i> (M.-L. CONCASTY) .....	* 503
Misch (G.). — <i>Geschichte der Autobiographie...</i> (M.-T. d'ALVERNAY).....	* 504
<i>Petite encyclopédie géographique...</i> (D. REUILLARD).....	* 505

- Sovietico-Turcica. Beiträge zur Bibliographie der türkischen Sprachwissenschaft in russischer Sprache in der Sowietunion 1917-1957...* (P. BARKAN) ..... \* 507
- Bruhat (J.), Dautry (J.) et Tersen (E.). — *La Commune de 1871...* (J. PRINET) ..... \* 509
- A Dictionary of statistical terms...* (R. CORMIER) ..... \* 512
- Essai de bibliographie des principaux ouvrages de droit public, de science politique et de science administrative qui ont paru hors de France de 1943 à 1958...* (J. BRUNAIS) ..... \* 512
- Advances in mass spectrometry...* (M. DESTRIAU) ..... \* 513
- Bibliography of interlingual scientific and technical dictionaries...* (P. S.) ..... \* 514
- Bierens de Haan (D.). — *Bibliographie néerlandaise historique-scientifique des ouvrages importants dont les auteurs sont nés aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s., sur les sciences mathématiques et physiques, avec leurs applications...* (M. COOPS) ..... \* 514
- Booth (A. D.). — *Progress in automation...* (A. CHONEZ) ..... \* 515
- Duncan (G. S.). — *Bibliography of glass...* (A.-M. BAUDOUIN) ..... \* 515
- Gordon (B. L.). — *Medieval and renaissance medicine...* (D<sup>r</sup> A. HAHN) ..... \* 516
- Jeffreys (A. E.). — *Michael Faraday...* (S. COLNORT-BODET) ..... \* 517
- Levorsen (A. I.). — *Paleologic maps...* (J. ROGER) ..... \* 518
- Ordway (F. I.) et Wakeford (R. C.). — *International missile and spacecraft guide...* (G. FEUILLEBOIS) ..... \* 518
- Vleduc (G. E.), Nalimov (V. V.) et Stjažkin (N. I.). — *L'Information scientifique et technique : problème de cybernétique...* (I. FOREST) ..... \* 519
- Voous (K. H.). — *Atlas of European birds...* (J. DORST) ..... \* 520

# BULLETIN DE DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

## 2<sup>e</sup> PARTIE

### ANALYSES D'OUVRAGES ET D'ARTICLES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PRÉPARÉES PAR

LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE

#### I. LES DOCUMENTS

##### PRODUCTION ET REPRODUCTION

1600. — CIARROCHI (Arnoldo) et MORI (Ermanno). — Le Tavolette votive italienne.  
— Udine, Ed. Doretti, 1960. — 25 cm, 283 p., 23 fig., 116 pl.

Il n'y a pas de frontières entre l'histoire du livre et les autres formes de l'art : comment interpréter les miniatures d'un Psautier du XIII<sup>e</sup> siècle ou d'un Livre d'heures du XV<sup>e</sup> siècle si l'on n'est pas familiarisé avec l'iconographie du vitrail ?

Dans un domaine moins exploité, l'art populaire, des rapprochements suggestifs entre la miniature, l'estampe et les peintures d'*ex voto* sont offerts par MM. Arnaldo Ciarrochi et Ermanno Mori dans le recueil luxueusement publié à Udine par les éditions Doretti. Cent seize planches en couleurs et vingt-trois figures en noir constituent, à notre connaissance, le premier *corpus* de ces peintures et de ces images si abondantes dans les églises italiennes, qui avaient fait jusqu'ici surtout l'objet d'articles de détail. La bibliographie, établie avec infiniment de soins, ne compte pas moins de soixante-dix notices, outre les renvois aux grandes études iconographiques du P. Cahier, d'Émile Mâle, etc...

Une introduction brève, mais nourrie de fautes, établit l'origine des « tablettes votives » qui dérivent essentiellement des prédelles du Quattrocento, avec quelques composantes mineures tirées de la miniature, des estampes populaires et des « Bicherne », c'est-à-dire des ais de bois peints où les comptables du Trésor public de Sienne enfermaient leurs registres. Mise en page élémentaire, dessin rapide, couleurs vives, lisibilité immédiate, dépouillement volontaire en font la saveur.

Les auteurs emploient en français le mot de « Naïfs » pour désigner les peintres de toutes les époques, du XV<sup>e</sup> siècle à ces dernières années, qui ont manié cet art populaire qu'André Malraux a si bien analysé dans les *Voix du silence*. Notre pays n'est-il pas, en effet, presque aussi riche que l'Italie dans ce domaine que G.-H. Rivière a entrepris de défricher au Musée des arts et traditions populaires ? Parmi les contributions apportées par nos bibliothèques, l'on aurait mauvaise grâce à passer sous silence celle de Tours qui, dans une exposition sur « La vie et les mira-

cles de Monseigneur Saint-Martin » a repris le titre des éditions populaires <sup>1</sup> imprimées sur les bords de la Loire à l'aube du XVI<sup>e</sup> siècle.

André MASSON.

1601. — Miniatures arméniennes. Texte et notes de Lydia A. Dournovo, conservateur au Musée des Beaux-Arts d'Erevan. Préf. de Sirarpie Der Nersessian, ... — Paris, Éditions du Cercle d'art, 1960. — 32 cm, 191 p., 98 pl. en coul.

Rien n'est plus utile pour l'histoire de la peinture médiévale, rien n'est éloquent comme un recueil de fac-similés, surtout quand les images en sont aussi bien venues que celles qu'a tirées pour cet élégant volume l'Electa de Milan, editrice déjà d'un nombre respectable d'ouvrages de ce genre, épais ou minces. On les multiplie partout et l'on a raison. Des images fidèles — autant que possible, et nous savons bien qu'on n'atteint jamais la perfection dans ce domaine —, un court texte qui donne l'essentiel de ce qu'il convient de savoir des manuscrits, et nous voilà comblés. M<sup>lle</sup> Der Nersessian, dans la brève et claire préface qu'elle a mise au recueil, insiste justement, avec la grande compétence qui est la sienne, sur le fait que la plupart des peintures (toutes proviennent de la Bibliothèque d'Erevan, ou Matenadaran) sont reproduites ici pour la première fois, et c'est là en effet ce qui donne à ce livre tout son prix : il faut en remercier vivement M<sup>me</sup> Dournovo. Je ne sais, faute d'expérience suffisante en la matière, si, comme le dit l'auteur, « la comparaison de diverses miniatures exécutées au cours des siècles permet de dégager certaines constantes qui sont l'essence même de cet art ». Mais ce qui est sûr, à regarder ces images, c'est la fidélité remarquable des artistes arméniens à l'égard de certains thèmes plastiques, de formules iconographiques que l'on retrouve bien loin ailleurs dans l'espace et dans le temps, et les comparaisons que l'on peut faire à cet égard sont du plus haut intérêt. Les rapports très précis qu'il est facile de noter entre des Évangiles datés de 1038, par exemple (p. 47), d'autres de 1316 (pp. 147 et 148) et l'art occidental carolingien et précarolingien ne sont pas dus au hasard sans doute. Le bateau d'où Jonas est précipité dans la mer pour être avalé par la baleine (p. 137; la légende et celle de la p. 136 sont inversées) est le même, porté sur le sommet des vagues, qu'on voit déjà dans une image de la *Vie de saint Aubin* angevine de la fin du XI<sup>e</sup> siècle de la Bibliothèque nationale : il appartient à un *Lectionnaire* de 1288. Un saint Luc de 1304 écrit devant un pupitre porté par un dauphin, comme le saint Matthieu du *Codex Millenarius* de Kremsmunster qui remonte au début du IX<sup>e</sup> siècle (p. 143); on remarque encore que le bras droit des deux évangélistes est doublement coudé, et d'autres analogies avec des manuscrits divers de la même époque, hiberno-saxons et carolingiens. Des Évangiles de 1610 nous montrent les soldats endormis au Sépulcre exactement dans l'attitude qu'attribue à saint Paul, aveuglé par le Seigneur sur le chemin de Damas, un *Lectionnaire* de Saint-André-du-Cateau de la fin du XI<sup>e</sup> siècle (Cam-

1. Voir : Guignard (Jacques). — Sur quelques éditions de « La vie et les miracles de Monseigneur Saint Martin » (In : *Trésors des Bibliothèques de France*, 1938, fasc. 24), et Lecoanet (S.). — « Notes sur la vie de saint Martin dans l'art du livre » (In : *Sanctuaires et pèlerinages*, 1961, n<sup>o</sup> 22, pp. 43-48).

brai, ms. 528, fol. 135 v.) : constatation d'autant plus notable qu'elle confirme les affinités étroites d'une série de manuscrits romans de la région de Cambrai avec l'Orient. Car c'est par Byzance que ces rapports s'expliquent : la France l'avait bien oubliée au XVII<sup>e</sup> siècle, alors que les Arméniens fidèles témoignent encore de son rayonnement sans égal.

Jean PORCHER.

1602. — TIMPERLEY (C. H.). — William Bulmer and the Shakspeare Press, a biography of William Bulmer from *A Dictionary of printers and printing* by C. H. Timperley, London, 1839, with an introductory note on the Bulmer-Martin types by Laurance B. Siegfried,... Original wood engravings by John de Pol. — New York, Syracuse University Press, 1957. — 18,5 cm, 38 p., fig.

L'« University Press » de Syracuse et la maison Brewster se sont associées pour la publication d'une série typographique dont les trois premiers numéros — au prix très remarquable de \$ 2,50 — font honneur à leurs éditeurs. Chacun de ces petits volumes, réalisé selon une maquette d'Harvey Satenstein et admirablement présenté, reproduit avec un commentaire pertinent, le texte d'un imprimeur connu.

Le premier d'entre eux, dont l'illustration est due à John de Pol, est une particulière réussite. On y trouve, telle que l'écrivait, en 1839, l'imprimeur C. H. Timperley dans son *Dictionary of printers and printing*, la biographie de William Bulmer, dont le bicentenaire fut célébré voici quatre ans.

Né en 1757, William Bulmer est une des figures les plus importantes de l'édition anglaise. Pendant son apprentissage à Newcastle-upon-Tyne, il noue avec le graveur Thomas Bewick les liens d'une solide amitié. A Londres, il travaille pour John Bell, puis pour George Nichol, libraire du roi Georges III, qui nourrit le projet de publier une monumentale édition de Shakespeare. Dans ce but, Nichol commande à William Martin de nouveaux caractères et confie à Bulmer la direction de la « Shakspeare Press », dont les productions ambitionnent de rivaliser avec celles de Bodoni. Le premier volume du Shakespeare paraît en 1794, les trois volumes in-folio du Milton, hautement prisés par Dibdin, entre 1793 et 1797. En 1795, ce sont les poèmes de Goldsmith et de Parnell, puis, parmi bien d'autres, les quatre tomes de la *Bibliotheca Spenceriana* et surtout les trois volumes du *Bibliographical Decameron* de T. F. Dibdin qu'enrichit une illustration exceptionnelle. Bulmer réussit à obtenir une encre et un papier d'une qualité supérieure. Après trente années d'activité, il se retire en 1819, laissant la « Shakspeare Press » à William Nichol, fils de Georg, et meurt en 1830, à l'âge de 73 ans.

En préambule de cet extrait, M. Laurance Siegfried, professeur d'arts graphiques à l'Université de Syracuse, consacre une excellente étude aux caractères gravés par William Martin qui servirent à composer, entre 1792 et 1820, plusieurs des publications de Bulmer, et sur lesquels, curieusement, Timperley avait été fort peu explicite.

Frère de Robert Martin qui fut l'agent de Baskerville, William fit sans doute son apprentissage chez le célèbre imprimeur dont il subit naturellement l'influence. Ses types tiennent le milieu entre ceux de Caslon et ceux de Bodoni, avec une grâce

aristocratique qui leur est propre. Leur étroitesse, cependant, leur commande d'être soigneusement espacés. Bien noirs, sans affectation, ils offrent d'excellentes qualités de transition et peuvent ainsi accompagner aussi bien une composition en caractères « old style » qu'en caractères modernes. Regravés en 1923 par Morris Benton pour l'« American type founders company », sous le nom de « Bulmer », ils ont été à nouveau dessinés pour la « Monotype company », et seront sans doute appelés à d'autres développements auprès des Américains qui affectionnent les types de transition. C'est dans la version Bulmer de la Monotype qu'est imprimé, avec un goût parfait, le présent petit livre.

MANUCE (Alde). — Aldus Manutius and his *Thesaurus Cornucopiae* of 1496, containing the first appearance in English of the Prologue in which Aldus announces his plans to publish the first printed editions of Aristotle's works and describes his *Thesaurus* as containing « practically everything that anyone could desire in order to achieve perfect knowledge of Greek literature ». Translated by Antje Lemke, ... Introd. by Donald P. Bean, ... Facsimile pages of the Latin prologue and specimen pages of the Greek text from the *Thesaurus Cornucopiae* in the Brewster House typographical collection. — New York, Syracuse University Press, 1958. — 18,5 cm, 14-XVI p., fac-sim.

Le deuxième volume de la collection est consacré à une épître latine d'Alde Manuce préfaçant son *Thesaurus Cornucopiae* de 1496. Les premières pages du livre sont reproduites en réduction, mais avec une rare fidélité, et la lettre d'Alde est traduite en langue anglaise par M. Antje Lemke, professeur d'histoire de l'imprimerie à l'Université de Syracuse.

M. Donald P. Bean, directeur de la même Université, marque l'importance de ce texte qui éclaire fort bien la méthode et le programme du grand humaniste et qui est aussi un des premiers exemples d'une annonce d'éditeur : « Dans mon souci de publier les classiques latins et grecs, j'ai, dit en substance Alde, forgé ma propre infortune, en m'imposant un surmenage excessif. Seules consolations, l'utilité de mon labeur et l'apparition sur le marché de livres grecs autrefois inaccessibles. Le public va bientôt pouvoir, grâce à moi, lire les œuvres complètes d'Aristote et de ses commentateurs. » Et de préciser le contenu du *Thesaurus Cornucopiae*, ou *Jardin d'Adonis*, qui permet d'accéder à une parfaite connaissance de la littérature grecque. Dans cet ouvrage, Alde et ses collaborateurs ont, en effet, rassemblé et édité l'œuvre de 34 grammairiens. Ils tentent de donner, exemples à l'appui, l'explication des mots appartenant aux différents dialectes grecs et de disposer, dans l'ordre alphabétique, les règles d'Eusthatius et d'autres. Ils empruntent à Herodianus et à Choeroboscus de nombreuses précisions sur la conjugaison des verbes, aux mêmes, ainsi qu'à Jean Charax le grammairien et à Aelius Dionysius, des commentaires sur les enclitiques. Les passages obscurs et les passages importants sont particulièrement signalés.

CAXTON (William). — William Caxton and his critics. A critical reappraisal of Caxton's contribution to the enrichment of the English language, by Curt F. Bühler, ... with Caxton's Prologue to *Eneydos* in facsimile, and rendered into present-day English by Curt F. Bühler. — New York, Syracuse University Press, 1959. — 18,5 cm, VIII-30 p., fac-sim.

Le n° 3 est un texte savoureux de William Caxton, sous la double forme d'une reproduction en fac-similé et d'une transcription en anglais moderne. Il s'agit du prologue qui précède son *Eneydos* de 1490, livre dans lequel Caxton lui-même traduit en prose anglaise une version populaire française de l'*Enéide*. L'imprimeur répond aux critiques de ses contemporains qui lui reprochent d'utiliser des termes étranges, peu accessibles au commun. Il montre avec humour combien la langue anglaise est variée et mouvante à son époque et combien il est parfois difficile, pour plaire à chacun, de choisir entre le mot ancien et le mot moderne. Au surplus, son livre est destiné à un public féru de chevalerie et suffisamment cultivé.

M. Curt Bühler, conservateur des Imprimés à la « Pierpont Morgan library », brosse une biographie de Caxton, qui fut tout à la fois traducteur, éditeur et imprimeur, et examine son œuvre de prosateur. Il remarque que les défauts qui lui ont été reprochés — pléonasmes, confusion des styles direct et indirect, longueur des phrases — tiennent le plus souvent à ses originaux français. A son crédit, par contre, il faut porter d'une part, impérieusement commandées par les nécessités de la presse, l'unification et la fixation de la langue (à un moment où la prononciation anglaise est malheureusement encore loin d'être stable), d'autre part, un très grand enrichissement du vocabulaire. Sans désir d'innover, mais influencé par le goût de la cour de Bourgogne avec laquelle il a été en contact pendant trente ans, Caxton publie ce que l'Angleterre désire lire : une littérature vivante et courante, dont un quart est constitué par des traductions d'originaux français. Les prologues rédigés de sa main dessinent de lui-même un portrait sympathique : un Anglais typique, aimant son pays, confiant dans ses vertus, dénué de méchanceté mais non d'esprit, modeste et croyant. Sa prose est riche, réaliste sans vulgarité, empreinte de fraîcheur autant que d'humour. Caxton sera toujours considéré, là où l'on parle anglais, comme un champion de la prose nationale dont il a fait un véhicule littéraire et qu'il a rendue accessible à ses concitoyens, grâce à ses éditions correctes, vendues à un prix raisonnable.

Jeanne VEYRIN-FORRER.

#### TRAITEMENT ET CONSERVATION

1603. — Modern trends in documentation. Ed. D<sup>r</sup> Marthe Boaz. — London, New York, Paris, Los Angeles, Pergamon Press, 1959. — 23 cm, VIII-103 p.

L'École de bibliothécaires de Southern California a organisé, en 1958, un symposium en vue d'encourager les travaux relatifs à la sélection des informations. L'éditeur scientifique de ces rapports, doyen de l'École de bibliothécaires, convaincu de la nécessité pour les bibliothécaires de s'informer et de s'équiper en vue d'utiliser au maximum la documentation qui submerge les centres spécialisés, a réuni des cher-

cheurs, des techniciens de l'automatisation, des ingénieurs, des professeurs, des bibliothécaires, pour qu'ils confrontent leurs points de vue différents et s'efforcent de dissiper leurs préventions mutuelles.

D'après les rapports publiés, voici comment la situation se présente aux États-Unis.

Il n'est pas question d'appliquer le même traitement à une bibliothèque telle que la Bibliothèque du Congrès (on évalue à des milliards de dollars le coût de son équipement électronique) et aux diverses bibliothèques. Seules les bibliothèques très spécialisées et de création récente peuvent envisager une automatisation qui soit rentable et encore sous certaines réserves. Il ne faut pas confondre la sélection des documents et la sélection des informations. L'aspect humain du problème est trop souvent sacrifié à l'engouement pour la machine.

Beaucoup de bibliothèques sont mal adaptées aux lecteurs de types variés qui les fréquentent; d'où la nécessité de mieux connaître ce public, d'entreprendre des enquêtes sociologiques et d'adapter les principes de l'étude des marchés à cette clientèle particulière, en n'oubliant pas que des bibliothèques diverses ne doivent pas être organisées de façon uniforme. Les classifications, les catalogues doivent tendre à satisfaire des besoins très précis, et il faut déplorer l'emploi des classes diverses des classifications encyclopédiques, qui finalement sont défigurées par des adaptations. A bibliothèque spécialisée, classification spécialisée.

Pour le proche futur, il faut distinguer entre les machines économiques qui peuvent dès maintenant se charger de besognes indispensables, et les machines coûteuses qui doivent être étudiées avec soin en fonction des buts à atteindre et utilisées en commun par des organismes similaires.

Les besoins de la recherche en matière de science appliquée sont immenses et urgents et ils seront deux fois plus difficiles à satisfaire en 1968 qu'actuellement. Les centres d'intérêts sont multiples et les problèmes enchevêtrés. Si la machine est « prête », les usagers ne sont pas encore en mesure de lui fournir ce qu'il convient en raison de leurs lacunes en linguistique, sémantique, logique classique, philosophie des mathématiques, épistémologie. D'où la difficulté de mettre au point les machines à traduire. Les travaux effectués par la « Rand Corporation » pour la traduction en anglais des Comptes rendus de l'Académie des sciences de l'URSS pourront servir aussi à l'étude des machines destinées à l'analyse, à l'indexation automatique des documents, à leur sélection et vice versa.

Les possibilités offertes par les ensembles électroniques (sans l'aide desquels les récentes découvertes en astrophysique auraient été impossibles) sont extraordinaires, mais l'insuffisance de la connaissance des programmes à leur fournir en matière de sciences humaines est manifeste.

Le problème de l'analyse des documents sans intervention humaine, à l'aide de procédés statistiques, prélude à la codification et à la sélection des informations, demeure un des plus importants; un exemple fort intéressant de l'étude d'un texte relatif aux maladies de cœur est contenu dans le rapport de H. P. Luhn, de l'« I.B.M. Research Center », Yorktown Heights (New York) : *Auto-encoding of documents for information retrieval systems*.

Les divers systèmes d'ensembles électroniques sont passés en revue et en parti-

culier le système Haystag à l'essai au « Patent Office », ainsi que les procédés mieux adaptés au travail des bibliothèques spécialisées : fiches Uniterm, Flip (sélection de microfilms), Minicard, Magnacard.

Il ressort de ces communications que la coopération entre spécialistes et bibliothécaires s'impose en un domaine si nouveau où l'on ne peut s'aventurer qu'avec prudence en raison des moyens financiers à mettre en jeu et des difficultés inhérentes aux sciences humaines. Seule cette coopération permettra de rendre efficaces les travaux préparatoires qui ont été par trop négligés, compromettant ainsi les espoirs qu'autorisent des progrès techniques indéniables.

Aline PUGET.

1604. — NOVIKOVA (E. A.). — Osnovnye problemy katalogizacii za rubežom i v sovet-skoi katalogizacionno jteorii i praktike (Principaux problèmes de catalogage à l'étranger, théorie et usages catalogographiques en URSS.). (In : *Sovetskaja bibliografija. Sbornik statej i materialov.* 2 (66), 1961, pp. 51-71).

La Conférence internationale sur les principes de catalogage a suscité en France et à l'étranger de nombreuses études portant soit sur l'ensemble des problèmes, soit sur des problèmes particuliers, ou tout simplement relatant les travaux des réunions préliminaires <sup>1</sup>. Dans la série « Contributions à la Conférence sur les problèmes de catalogage », publiée régulièrement par la *Sovetskaja bibliografija*, M<sup>me</sup> E. A. Novikova présente une étude très documentée des principaux problèmes qui se posent aux spécialistes réunis, en mettant un accent particulier sur le subtil et difficile problème des collectivités-auteurs <sup>2</sup>. L'auteur rappelle les étapes de 1908, 1910 et 1929 qui poursuivaient un but strictement bibliographique sans se soucier de l'organisation des catalogues. Mais déjà en 1908 un tournant décisif se produisit où les Anglo-Saxons, contrairement aux « Instructions prussiennes » accordèrent d'une part la qualité d'auteur à une collectivité (« corporate body »), c'est-à-dire à toute organisation publique ou privée (y compris l'État et ses ramifications administratives) au nom de laquelle est publié le document et d'autre part, pour le catalogage des anonymes, rompirent avec le *substantivum regens*. Ainsi le monde des bibliothèques était divisé en deux sphères d'influences, fondées, semble-t-il, à tort sur des spécificités linguistiques.

En cinquante ans l'idée des collectivités-auteurs a gagné du terrain et de plus en plus nombreux sont les pays qui l'ont adoptée. Les catalographes soviétiques se rallièrent aux principes anglo-saxons tout en y apportant des traits originaux (1926-1932). Mais si les « Instructions prussiennes » régressent, les anglo-saxonnes ne restent pas non plus inébranlables : tout en gagnant l'audience sur le plan international, leur application dans leur propre pays se heurte à des difficultés. Car tout, selon l'auteur, dépend du but que l'on assigne au catalogue alphabétique, qui en principe, rappelle-t-il, doit

1. Voir : *B. Bibl. France.* 5<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 12, déc. 1960, pp. 467-483.

2. On trouvera dans la même série un très intéressant article de M. V. A. Vasilevskaja intitulé : *Podgotovka mezhdunarodnoj konferencii po principam katalogizacii* (Préparation de la Conférence internationale sur les principes de catalogage).

offrir la possibilité de retrouver un ouvrage déterminé et en même temps de regrouper des œuvres d'après leur provenance. Il arrive souvent que les deux objectifs soient en conflit. Il faut par conséquent faire en sorte que le regroupement ne gêne pas la recherche. Le système de catalogage anglo-saxon semble répondre aux deux fonctions du catalogue alphabétique, mais alors pourquoi parle-t-on aux États-Unis d'une « crise de catalogage <sup>1</sup> » ? C'est, pense l'auteur, parce que la pratique des bibliothèques américaines qui a trouvé son expression dans les instructions de l'ALA était en contradiction avec les principes avancés par les instructions de 1908.

Les fonctions du catalogue formulées par Lubetzky étaient définies déjà par Cutter en 1908. Mais Cutter, involontairement sans doute, a assigné au catalogue un troisième but qui a dépassé les autres et qui est devenu dans les instructions de l'ALA le but unique. Ce but est d'orienter la conception du catalogue en fonction de la demande du lecteur. Il est de toute évidence que le but du catalogue est de satisfaire la demande du lecteur, mais substituer à ce principe de base le critère de commodité c'est fonder ses méthodes sur un élément subjectif qui est l'éventuelle multitude de demandes possibles. Les catalographes sont alors obligés de se livrer à une psychanalyse du lecteur absent pour prévoir toutes les variantes possibles de demandes. Les instructions de l'ALA étendent le principe des collectivités-auteurs sur toutes les publications émanant des collectivités, à l'exception des monographies publiées par des collaborateurs ou membres de cette collectivité. Elles ne font pas de distinction entre la collectivité-auteur et éditeur, or il existe un nombre considérable de publications émanant des collectivités qui dans l'esprit du lecteur ne sont pas associées à l'intitulé de la collectivité, d'où une atteinte au principe de l'intérêt du lecteur.

Ce qui va aussi à l'encontre, selon l'auteur, du but du catalogue, c'est la trop large interprétation de la collectivité-auteur, puisque est considérée comme telle tout groupement humain, même si son organisation n'a pas de forme définie. Sur le plan pratique cela signifie que l'on introduit dans le catalogue alphabétique des fiches qui ont un caractère de vedettes-matières, ainsi la pétition (*The Memorial*) des commerçants de Baltimore est cataloguée selon ces instructions à « Baltimore. Commerçants ». Les bibliothèques qui suivent à la lettre les instructions de l'ALA ont comme seul moyen de sauvegarder les intérêts des lecteurs la multiplication de fiches secondaires et de renvois ce qui a pour effet de grossir démesurément le catalogue.

La deuxième édition des « Règles unifiées... » soviétiques (1959) considère toute administration ou organisation comme collectivité-auteur en puissance, mais rejette catégoriquement l'extension de ce principe sur des documents émanant des groupements n'ayant pas de forme d'organisation bien définie. Les restrictions du code soviétique orientent tout d'abord sur le contenu. Il distingue deux groupes de documents publiés par une collectivité. Au premier groupe appartiennent ceux qui ont un caractère de programmes, de déclarations, de directives ou de résolutions, qu'ils s'adressent aux membres de la collectivité ou à des larges masses de la population. Ce genre de publications ne peut être considéré comme œuvre d'un auteur personne

1. Voir : Osborn (A. D.). — The Crisis in cataloging (In : *Library quarterly*, vol. II, 1941, n° 4, pp. 393-411).

physique, même s'il les a rédigées; il ne peut être non plus considéré comme publications anonymes, car tout son sens réside dans le fait qu'il émane d'une collectivité déterminée, dont l'intitulé constitue son signe distinctif. A ce groupe appartiennent aussi les publications officielles portant sur l'activité, l'infrastructure et les rapports de la collectivité qui publie avec d'autres organismes. Si ces publications indiquent la personne qui a rédigé le document, cette personne ne figure pas comme auteur, mais comme représentant la collectivité. Son nom, même s'il est connu du lecteur, est bien moins important pour définir la publication que celui de la collectivité. Sont cataloguées également à la collectivité-auteur les publications dont le titre ne peut être séparé du nom de la collectivité. Leur nom est alors non seulement un élément de recherche, mais témoigne de l'appartenance du document.

Au deuxième groupe appartiennent les publications de caractère méthodologique informatif ou d'instruction. Leur mode de catalogage dépend de leur *destination*. Si ces publications sont destinées à l'usage interne de la collectivité qui les a publiées, elles seront cataloguées au nom de cette collectivité dont le nom constitue l'élément bibliographique essentiel. Dans d'autres cas c'est sous leur titre qu'elles figureront dans le catalogue.

Ainsi le code soviétique, en déterminant des critères objectifs du choix de la vedette, ne perd pas de vue les principaux buts du catalogue. Les règles soviétiques, dit l'auteur, évitent l'excès aussi bien de l'élargissement que du rétrécissement des principes des collectivités-auteurs. En réconciliant ces extrêmes, la méthodologie soviétique jette, selon l'expression de M. A. H. Chaplin, un pont entre les systèmes allemand et anglo-saxon.

Un autre problème est la forme de la vedette. Le principal point litigieux porte sur la présence dans la vedette du nom du pays et du lieu; cela concerne surtout les publications officielles émanant des pouvoirs centraux et locaux. La bibliothéconomie soviétique n'accorde pas la qualité d'auteur à une unité administrative territoriale. Bien qu'elle recommande qu'en tête de la vedette figure le nom du pays, il doit toutefois être suivi du nom de la collectivité. Ainsi dans chaque complexe général, le « deuxième maillon » — la sous-vedette — permettra de grouper les documents de chaque collectivité. Il existe aussi un désaccord théorique au sujet du catalogage des publications émanant des pouvoirs locaux, bien qu'il soit en pratique moins important. Pour les publications émanant des collectivités locales, ce sont, selon les usages généralement adoptés, les noms de la collectivité locale qui figurent en vedette. Les usages anglais et américains font toujours figurer en vedette le nom de lieu (ville, région, etc...), donné sous forme de substantif. Cela correspond d'une part à l'idée du lieu et d'autre part aux exigences de la langue anglaise. Pour les langues romanes, cette forme est également naturelle, bien qu'elle demande une inversion. Mais c'est inacceptable pour le russe et autres langues slaves et dans un degré moindre pour l'allemand et les langues scandinaves. Le nom géographique est donné ici sous forme adjectivale. Pour les règles soviétiques, c'est l'organisme qui est la collectivité-auteur, et non pas le lieu. Mais les difficultés sont bien plus grandes pour les collectivités privées, où les règles américaines introduisent une distinction entre « organisation » et « société », aboutissant ainsi à un véritable labyrinthe. Le manque d'uniformité est général. L'insuffisance de critère formel et juridique pour le choix de la vedette est

maintenant reconnu par les Américains. Mais s'ils renoncent aux vieux critères, ils ne les remplacent pas. S'orientant vers la dénomination officielle d'une collectivité, ils proposent en réalité de cataloguer les mêmes types de publications de différentes manières : on a ainsi « University of Michigan » et « Indiana university ». La bibliothéconomie soviétique ne fait pas de distinction entre « société » et « organisation », mais aboutit à de tout autres conclusions que les Américains. Le choix de la vedette demande des critères solides, qui ne laissent aucune place à des interprétations subjectives et qui correspondent au document et aux buts du catalogue. Le caractère de l'intitulé de la collectivité constitue un critère solide. Si le nom d'une collectivité locale est fortement individualisé et se passe de commentaires, il y a lieu de le sortir en vedette, suivi du nom du lieu. Si en revanche le nom est commun ou non officiel, c'est le nom géographique qui figurera en vedette.

Bien d'autres problèmes attendent une solution, tels : la vedette sous forme abrégée ou développée, la hiérarchie des collectivités, le changement de nom.

L'auteur a surtout voulu démontrer par cette fine analyse des problèmes en suspens que les catalogues soviétiques, partant des principes du contenu, des origines et de la destination du document, tracent le chemin à l'élaboration des catalogues économiques, répondant exactement aux problèmes qui leur sont posés.

Ida FOREST.

1605. — VERONA (Eva). — Što je korporativno tijelo u kataložnom smislu (Ce qu'est la collectivité en catalographie). — Zagreb, 1960. — 23,5 cm, 24 p. [Sommaire en anglais, pp. 20-24.] (In : *Vjesnik bibliotekara Hrvatske*, godina VI, 1960, broj 3-4).

Le catalogage des publications de collectivités est à l'ordre du jour de la prochaine Conférence internationale sur les principes de catalogage. Mais si les études consacrées à ce problème sont nombreuses, rares sont les essais de réflexion sur la théorie même de la collectivité considérée comme auteur. C'est cette lacune que M<sup>me</sup> Verona a voulu combler dans son très intéressant article.

M<sup>me</sup> Verona remarque que la nature de la collectivité peut varier, selon le genre de relations qui unit ses membres, selon sa durée, selon qu'elle a un nom ou demeure anonyme. Elle est amenée à distinguer trois grandes catégories. Le groupe A comprend les collectivités organisées sur une base ferme, ayant un nom distinctif et une continuité. Dans ce groupe, le plus important par le nombre, figurent tous les pouvoirs publics (États, provinces, municipalités), les organisations nationales et internationales, les associations et sociétés, les églises, les firmes commerciales, etc. Le groupe B comprend les collectivités temporaires, telles que congrès, colloques, expositions, quand toutefois elles n'entrent pas dans le groupe A ou ne sont pas convoquées par une organisation du groupe A. Enfin, le groupe C comprend les réunions occasionnelles sans nom distinctif d'individus sans lien organique.

Une étude des codes de catalogage montre des différences. Certains considèrent comme auteurs dignes de figurer en vedette indistinctement toutes les collectivités. D'autres se limitent aux groupes A et B; d'autres enfin au groupe A. Notre code

français est cité en exemple de ceux où la notion de collectivité, confondue avec celle de personne morale, est prise dans son sens le plus étroit. Il y a là certainement une interprétation trop rigide de nos règles; en effet, la norme française Z 44-060 précise (p. 8) que « les critères... devront aboutir à une acception plus large que celle de personne morale », et l'annexe destinée au traitement des Congrès (pp. 15-18) montre bien que nous ne nous limitons pas aux collectivités du groupe A.

M<sup>me</sup> Verona étudie ensuite l'application des règles de catalogage aux trois groupes de collectivités. Elle précise tout d'abord que ces règles ne sauraient être différentes de celles adoptées pour les individus, encore que l'analogie ne puisse être totale. Elle pèse les avantages et les inconvénients de la notion de collectivité-auteur; au nombre des désavantages, elle note la complexité plus grande des catalogues, et le retard causé aux opérations de catalogage. Pour la complexité, elle tient, croyons-nous, à la nature même des publications; le catalogage au premier mot du titre n'aboutissait pas à des résultats plus simples, bien au contraire. Quant au retard, notre expérience ne corrobore pas les appréhensions de M<sup>me</sup> Verona. Certes, il y a quelques recherches à faire; mais n'y en a-t-il donc jamais pour les individus auteurs? L'on pourrait citer de nombreux cas où le traitement des ouvrages est considérablement simplifié, et donc accéléré, par l'adoption de règles précises pour l'établissement des vedettes et des renvois.

L'exposé, jusqu'alors théorique, en vient aux conclusions pratiques; en effet, de ce qui précède, M<sup>me</sup> Verona conclut qu'il y a intérêt à restreindre dans une certaine mesure l'emploi des vedettes de collectivités.

Pour en revenir aux trois grands groupes distingués, elle propose de ne pas appliquer le principe des collectivités au groupe C (collectivités occasionnelles sans nom distinctif). Nous sommes entièrement d'accord avec elle sur ce point: pour qu'il y ait auteur, il faut un nom. M<sup>me</sup> Verona discute ensuite assez longuement l'emploi des vedettes de collectivités pour le groupe B et finit par en rejeter l'emploi. Voilà qui est surprenant: s'il est un cas où l'emploi de la vedette de collectivité est simple, commode pour le bibliothécaire comme pour l'utilisateur, c'est bien celui des congrès. Qu'importe que le congrès soit limité ou non aux membres d'une association? La norme française est très simple: si le congrès a un nom distinctif, la vedette est faite au nom du congrès; si le congrès n'a pas de nom distinctif et se présente toujours comme une réunion de l'association considérée, il est pris en sous-vedette du nom de l'association qui le convoque. Des renvois permettent de résoudre aisément les cas douteux. C'est pourquoi nous ne pouvons nous rallier à la proposition de M<sup>me</sup> Verona sur ce point.

Pour les collectivités de groupe A, par contre, nous sommes entièrement d'accord: l'emploi de la vedette de collectivité s'impose. Il ne s'agit pas de s'en tenir à une notion juridique comme celle de « personne morale », mais à l'idée de groupement ayant une organisation fixe et un nom déterminé.

M<sup>me</sup> Verona note en terminant qu'il reste à définir de façon claire la notion d'auteur, c'est-à-dire la relation entre l'auteur et l'œuvre: notion délicate quand il s'agit de collectivités. Souhaitons que M<sup>me</sup> Verona consacre une autre étude à ce point particulièrement épineux, et nous permette ainsi de préciser les critères selon lesquels la paternité d'une œuvre peut être attribuée à la collectivité ou au rédacteur

signataire. Le cas est aisé à trancher quand le signataire est désigné de façon claire comme un employé ou un agent de la collectivité; mais quand il s'agit d'un travail rédigé sous contrat, quel est l'auteur? Il y a là matière à une intéressante étude, à laquelle des juristes seraient utilement associés.

Suzanne HONORÉ.

#### CONSTRUCTION, ÉQUIPEMENT, OUTILLAGE

1606. — COCHRAN (Jean D.). — Augusta's new main library building. (In : *ALA bulletin*, vol. 55, n° 7, July-August 1961, pp. 625-629.)

Cette bibliothèque, inaugurée le 12 décembre 1960, peut être considérée comme la bibliothèque type d'une ville de moyenne importance (70 000 habitants), soit une population comparable en France à celle d'Orléans. Le plan, un rectangle de 46 m sur 40 m, est très simple, à deux niveaux : au rez-de-chaussée, les services publics et leur extension, c'est-à-dire les locaux des bibliobus urbains; au premier étage, un auditorium, une grande surface de bureaux et des magasins d'une capacité de 200 000 volumes, parti qui entraîne, on ne saurait le nier, des allées et venues des documents d'un niveau à l'autre. Au rez-de-chaussée, le groupement au centre du rectangle d'une partie du personnel suppose pour lui un éclairage artificiel. L'emplacement de cette bibliothèque, située, à l'angle de deux rues, est excellent et de grandes surfaces vitrées offrent au passant le spectacle de l'activité des services publics, activité entièrement au niveau de la rue, avec la section des enfants, celle des adolescents, le coin des périodiques, la salle de prêt et de lecture pour adultes qui offre plus de 100 places assises et plusieurs dizaines de milliers de livres d'accès libre.

Une seule entrée commune aux adultes, adolescents et enfants traduit le souci d'assurer la surveillance ou plutôt le contrôle des entrées et des sorties, avec le minimum de personnel. La construction modulaire jointe à l'absence de cloisons fixes entre les services publics du rez-de-chaussée permet une certaine « flexibilité ».

Il est certain que la directrice, depuis plus de dix ans à la tête de cette bibliothèque, en connaissait très bien les besoins. Rappelons qu'elle avait déjà fait aménager, en 1958, une annexe : la « Wallace Branch »<sup>1</sup>. Elle a fait appel ici encore, comme conseillers techniques, aux meilleurs spécialistes, Hoyt R. Galvin et Martin Van Burent auteurs d'un manuel bien connu publié en 1959 par l'Unesco : *Le Bâtiment d'une petite bibliothèque publique*. Ajoutons enfin que pour une surface de 3 870 m<sup>2</sup>, le coût total de l'opération (terrain, construction et équipement mobilier compris) s'es, élevé à environ 3 875 000 NF.

Cet article, illustré de quelques photographies et de deux plans très clairs, peut être profitable à bien des bibliothécaires européens.

Jean BLETON.

---

1. Voir : Cochran (Jean D.). — Growing in Georgia (in : *Library Journal*, vol. 83, n° 21, déc. 1, 1958, pp. 3348-3349).

## II. BIBLIOTHÈQUES ET ORGANISMES DE DOCUMENTATION

1607. — Berlins öffentliche Büchereien. Arbeitsbericht 1959/1960, hrsg. von Heinz Steinberg. — Berlin, Carl Heymann, 1960. — 23 cm, 72 p., 10 pl.

Le dernier rapport sur les bibliothèques publiques de Berlin-Ouest datait de 1956<sup>1</sup>. Dans ce nouveau compte rendu de 1959/1960, un groupe de bibliothécaires de la lecture publique expose la situation créée après cinq années d'application de la fameuse loi sur les bibliothèques (« Büchereigesetz »). Après une analyse historique et critique, M. Steinberg constate que, malgré toutes les difficultés, le prêt a augmenté dans l'ensemble de ces bibliothèques de 72 à 88 %. Toutefois, selon l'avis du rapporteur, les nouveaux bâtiments ne s'élèvent pas assez rapidement et la durée des heures du prêt n'a toujours pas atteint le niveau souhaitable. Les dernières statistiques révèlent que 2,7 livres sont prêtés annuellement par habitant, sans distinction d'âge. D'autre part la réforme de l'école des « Diplombibliothekare » a séparé les candidats en deux catégories : ceux destinés à la lecture publique et ceux devant faire leur carrière dans les bibliothèques d'étude. L'auteur apprécie beaucoup l'application générale du classement systématique berlinois (« Berliner Systematik ») à toutes les bibliothèques de Berlin-Ouest. On y a aussi établi une liste de vedettes-matières (5.500 vedettes) qui subdivisent les grandes sections. De plus une « Bibliothèque d'étude pour l'histoire contemporaine » (« Studienbücherei für Zeitgeschichte ») a connu le plus grand succès depuis sa création en 1957 (5.000 volumes entrés depuis 1945). Les comptes rendus sur les bibliothèques publiques dans les différentes sections de la ville, leurs nombreux plans, statistiques, graphiques et photos intéresseront nos collègues de la lecture publique.

Jenny DELSAUX.

1608. — FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES ASSOCIATIONS DE BIBLIOTHÉCAIRES. Bibliothèques et musées des arts du spectacle (Section). Paris. — Bibliothèques et musées des arts du spectacle dans le monde. [Performing arts collections. An international handbook.] Publ. sous la dir. d'André Veinstein, ... avec le concours de Rosamond Gilder, ... George Freedley, ... Paul Myers, ... Préf. de Julien Cain, ... Réd. : Marie-Françoise Christout et Denis Bablet, ... — Paris, Éd. du Centre national de la recherche scientifique, 1960. — 27 cm, 763 p. [58 NF]

Le premier (et le seul) guide des principales collections théâtrales datait de 1936 : *Theatre collections in libraries and museums*<sup>2</sup> de Rosamond Gilder, directrice de l'« U. S. Center international theatre institute » et George Freedley, conservateur de la « Theatre collection » de la « New York public library », suscita un grand intérêt et fut très vite épuisé. Une nouvelle édition s'imposait depuis longtemps, et le travail de révision fut entrepris en 1952, pour les États-Unis, par Paul Myers, pré-

1. Voir : *B. Bibl. France*, 3<sup>e</sup> année, n° 3, mars 1958, pp. 246-247, n° 458.

2. Londres, Stevens and Brown.

sident du « Library project » de l' « American educational theatre association ».

En 1954 se fondait la Section internationale des bibliothèques et collections des arts du spectacle qui inscrivit en tête de son programme d'activités le recensement aussi complet que possible des bibliothèques, musées et collections des arts du spectacle, publics et privés, existant dans le monde. M. André Veinstein, président de la Section, chargé de la collection Rondel à la Bibliothèque de l'Arsenal, donna le départ à une enquête internationale, au début de 1955. Prenant comme base, avec l'autorisation et le concours des auteurs, la formule utilisée par le guide Gilder-Freedley, M. Veinstein la modifia en l'élargissant et élaborait un questionnaire extrêmement précis et détaillé dont les cinq rubriques principales sont les suivantes : I. Caractéristiques générales. II. Formalités d'accès et de communication. III. Aide apportée au lecteur. IV. Création, composition des fonds. V. Autres activités de l'organisme. Ce questionnaire fut adressé aux centres nationaux et aux correspondants de la Section internationale.

La somme d'informations recueillie est considérable : plus de 240 établissements appartenant à 30 pays différents sont recensés dans ce précieux répertoire. Ils y sont classés par ordre alphabétique des pays, puis des villes, et enfin des noms d'établissements. Pour les pays qui comportent un nombre important de collections recensées, un sommaire placé en tête du chapitre qui leur est consacré permet de trouver rapidement la ville et l'établissement recherchés.

Les notices, plus ou moins étendues, allant de quelques lignes à une dizaine de pages, suivant l'importance de l'établissement, ont été rédigées conformément au canevas tracé par le questionnaire. Après avoir mentionné l'adresse précise de l'établissement et indiqué par les initiales *C* ou *E*, placées en regard du nom de la ville, l'existence d'une salle de conférence ou d'exposition, elles donnent tous les renseignements qui ont pu être recueillis sur l'administration, le personnel, le budget de l'établissement et l'origine de la collection. Sont indiqués également les moyens d'accès, les conditions attachées à la consultation, au prêt, à l'échange des doubles et les possibilités qui sont fournies au lecteur de dactylographier ou de photographier lui-même ou d'obtenir des photographies ou des microfilms des documents. Une ingénieuse disposition typographique permet de se rendre compte immédiatement de la composition du fonds, ou plus exactement de la nature de ses principaux éléments (livres, périodiques, manuscrits, cahiers de régie, scénarios, programmes, lettres, autographes, coupures de presse, affiches, estampes, portraits, croquis, gravures de mode, films, kinescopes, disques, bandes magnétiques, livrets, partitions, costumes, accessoires, masques, maquettes planes ou construites, etc.) ainsi que des sujets sur lesquels se trouve réunie une documentation assez importante (histoire du théâtre, architecture théâtrale, art du comédien, ballet, cirque, mime, cinéma, radio, télévision, auteur dramatique, ou comédien, etc.). La forme et la nature des catalogues rédigés pour ces collections, le prix ou les éventuelles possibilités d'échange des catalogues publiés représentent de précieuses indications pour les bibliothécaires et conservateurs de musées.

Dans les cas assez rares où les renseignements n'ont pu être obtenus par voie directe, les éléments de la notice ont été purement et simplement empruntés à l'ouvrage *Theatre collections* cité plus haut; une note renseigne alors le lecteur sur ce

point. Chaque notice (de même que les préface et avant-propos) est suivie de sa traduction anglaise établie par les soins du département théâtral de la « New York public library ».

La consultation du répertoire est facilitée par un index-matières bilingue lui aussi qui, de ce fait, peut servir également de lexique sommaire de termes du théâtre. L'index des noms cités et des collections rendra service pour la recherche d'une collection précise ou la localisation de fonds spécialement consacrés à telle personnalité déterminée, mais on n'y trouvera pas les noms de tous les établissements recensés; malgré certaines anomalies (premier studio dramatique du Théâtre d'art de Moscou classé à : premier...), cet index permet de gagner du temps dans les cas que nous venons de citer.

Le répertoire contient, en outre, une intéressante étude de George Freedley sur la méthode appliquée au département théâtral de la « New York public library » pour l'entretien et la conservation des *Documents éphémères* : programmes, coupures de presse, illustrations, originaux. Il se termine par le très remarquable *Code de références et de catalogage de l'iconographie théâtrale* élaboré par M<sup>lle</sup> Cécile Giteau, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale et M. Veinstein<sup>1</sup> et adopté par plusieurs collections théâtrales importantes, dont le fonds Rondel, la Bibliothèque de la Comédie-Française et le Centre de documentation théâtrale de la Sorbonne.

Cet ouvrage est un instrument de travail indispensable aussi bien pour les bibliothécaires, conservateurs de musées et documentalistes que pour les nombreux spécialistes qui, à quelque titre que ce soit, sont amenés à s'intéresser aux arts du spectacle : historiens, esthéticiens, psychologues, sociologues, et enfin pour les hommes de métier : metteurs en scène, décorateurs, techniciens, etc.; et nous aurions bien mauvaise grâce à nous attarder sur les coquilles typographiques assez nombreuses qui affectent surtout les textes en langues étrangères et sont un peu gênantes lorsqu'il s'agit de noms propres (Litz, pour Liszt, par exemple) ou de titres d'établissements (« Haus Wahnfried », pour « Wahnfried »). Mais ce ne sont là que vétilles au prix de l'intérêt de l'ouvrage et des services innombrables qu'il rendra.

De l'aveu même des artisans de cette œuvre si digne d'éloges, les lacunes demeurent nombreuses, et pratiquement inévitables : certaines collections privées n'ont pu être abordées, des pays d'Asie et d'Amérique latine ont été sacrifiés.

Il reste que les perspectives d'activité ouvertes par ce répertoire se sont révélées très importantes dès sa publication. Contentons-nous de rappeler quelques points essentiels du programme de travail qui peut être envisagé pour les années à venir par l'active Section de la FIAB<sup>2</sup> : recensement des collections spécialisées et des documents qui peuvent être diffusés, coordination des activités sur le plan national, travaux collectifs : rédaction de catalogues et de bibliographies, échanges de catalogues et de documents, organisation de conférences et d'expositions.

Marguerite BOHL.

1. Voir à ce sujet l'article publié par les auteurs dans : *B. Bibl. France*, 6<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 2, févr. 1961 : *La Documentation iconographique théâtrale : code de catalogage et de références*.

2. On trouvera le programme complet à la p. 499 de ce numéro.

## III. BIBLIOGRAPHIE ET DOCUMENTATION GÉNÉRALES

1609. — LARSEN (Knud). — On the teaching of bibliography with a survey of its aims and methods. — Copenhagen, Statens trykningskontor, 1961. — 23,5 cm, 27 p. (The Royal School of librarianship Copenhagen).  
 — LARSEN (Knud). — Fortegnelse over bibliografier. — København, Statens trykningskontor, 1961. — 23,5 cm, 117 p. (Danmarks Biblioteksskole).

M. K. Larsen me fait l'honneur de rappeler les réflexions que j'ai faites sur l'enseignement bibliographique dans un précédent numéro du *Bulletin des bibliothèques de France*. Il est réconfortant de se dire que l'on n'a pas tout à fait parlé dans le vide et que quelqu'un vous a entendu. Je remercie M. Larsen et lui rends la réciprocité en disant l'intérêt que j'ai éprouvé à mon tour à le lire.

M. Larsen enseigne la bibliographie à l'École royale de bibliothécaires de Copenhague et, comme plusieurs de ses collègues enseignants, il estime le moment venu de s'exprimer sur la façon de concevoir cet enseignement ainsi que les ouvrages d'étude destinés à ceux qui le suivent.

Si le problème se pose relativement tard, c'est sans doute, écrit M. Larsen, parce que la bibliographie occupe une place effacée parmi les autres branches d'enseignement; c'est peut-être aussi parce que le nombre des bibliographies qui ne cesse de s'enfler exige que l'on prenne des mesures; c'est enfin parce que ceux qui enseignent sont peu nombreux, isolés et sans contacts.

Il est certain que l'unité de vue sur l'enseignement de la bibliographie est loin d'être acquise. Pour quelques-uns, bibliographie équivaut encore, comme aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, à érudition et ceux-ci verraient volontiers l'enseignement sous forme d'énumérations magistrales de travaux spécialisés; d'autres publient des guides d'orientation remarquables, précieux pour ceux qui ont achevé leur instruction bibliographique, mais dont le débutant, qui ne sait encore rien, est incapable de tirer parti; d'autres enfin ont le louable souci de vouloir rendre service en même temps aux bibliothécaires expérimentés, aux chercheurs avisés et aux étudiants novices, tâche autant dire irréalisable.

Certes, la bibliographie est capable de satisfaire toutes sortes d'exigences et c'est là l'une de ses qualités majeures, mais il est risqué de la voir comme une entité indivisible, bonne à tout.

Plutôt que de paraphraser le texte de M. Larsen, j'énoncerai ses observations comme autant d'axiomes, en formulant le souhait qu'elles entraînent l'adhésion de tous ceux qui ont la charge d'enseigner une matière dite aride, — ce qui n'est pas prouvé —, mais qui est sans conteste unique en son genre.

Pendant longtemps, l'enseignement de la bibliographie a été considéré « comme un moyen d'aider l'étudiant à retenir et à décrire le plus grand nombre possible de répertoires ». Les jeunes, on le sait, ont la mémoire docile; il n'empêche que, administrée sous cette forme, la bibliographie ne peut laisser qu'un souvenir amer à plus d'un.

S'il est reconnu que la maîtrise d'un sujet s'acquiert plus aisément par la compréhension intime des faits que par leur accumulation, pourquoi ne pas appliquer ce principe à l'enseignement bibliographique ?

Un autre principe d'éducation voudrait que l'enseignement demeure en liaison étroite avec la vie pratique. Convient-il de l'appliquer à la bibliographie ? Ce qui consisterait à recueillir les questions qui reviennent le plus souvent dans les salles de bibliothèques et à placer en regard leurs réponses. L'élève le mieux formé serait celui qui emmagasinerait le plus de solutions.

On ne saurait recommander cette méthode empirique trop hasardeuse. Le point de vue uniquement utilitaire a le défaut de fausser et de borner le jugement ; il aboutit à l'habileté manuelle qui laisse désarmé et démuné devant tout problème imprévu.

Non, la bibliographie n'est pas faite de pièces et de morceaux. Elle a une armature et une constitution que son histoire met en évidence. Ce sont les besoins des générations successives qui ont provoqué la création des bibliographies et ce sont les conditions où les bibliographes se sont trouvés placés qui ont déterminé la variété de formes des répertoires. En suivant l'évolution du travail bibliographique, siècle après siècle, ces répertoires se situent d'eux-mêmes à la place qui leur revient. Ainsi, l'effort de mémoire pour les retenir se trouve-t-il considérablement allégé.

Les bibliographies générales constituent la véritable matière de l'enseignement bibliographique, car toutes les autres bibliographies en dérivent.

Toutes les bibliographies générales ont entre elles des affinités ; de quelque pays qu'elles soient originaires, elles montrent des filiations à travers le temps, malgré les points de rupture ou les lacunes inévitables. Elles obéissent toutes aux mêmes lois et répondent aux mêmes besoins. Leur cohésion est un puissant facteur d'intérêt pour celui qui les enseigne comme pour celui qui écoute. Elles peuvent être enseignées dans tous les pays selon les mêmes schémas ; elles valent pour toutes les catégories de bibliothèques ; elles gardent leur valeur quel que soit leur âge. Une bibliographie générale nationale du XVII<sup>e</sup> siècle peut servir de nos jours comme une bibliographie générale nationale de l'année en cours. Certaines bibliographies générales anciennes (Gesner, Brunet) demeurent des témoins toujours interrogés et il est impossible de les écarter d'un enseignement.

Les bibliographies spécialisées sont légion, n'ont aucun lien entre elles, naissent au hasard, se doublent dans certains secteurs des sciences et manquent en d'autres ; elles s'annulent les unes les autres avec le temps. L'enseignant ne peut les rendre accessibles qu'en s'ingéniant à créer un ordre dans leur chaos. Les sélectionner selon divers critères, essayer d'établir entre elles une sorte de hiérarchie déterminée par les services qu'elles peuvent rendre est tout ce qu'il peut faire.

Une centaine de répertoires spécialisés semblent devoir suffire à un enseignement général de base ; mais ce nombre devrait être supérieur pour des enseignements de second ou troisième degré destinés à de futurs bibliothécaires de bibliothèques spécialisées. On ne saurait ici fixer de limites. Il ne pourrait d'ailleurs être question de retenir ces bibliographies de mémoire ; ce qui importe est que l'élève soit armé pour savoir les retrouver à la première occasion.

Les bibliographies de bibliographies, enfin, telles qu'elles se présentent jusqu'à ce jour, semblent être conçues, — sauf quelques exceptions, — pour ceux qui savent déjà, non pour ceux qui ont à apprendre. Elles sont à déconseiller à l'étudiant qui débute. Ce n'est qu'au moment où celui-ci parvient à dominer son programme, c'est-à-dire à la fin des cours, qu'il en saisit le sens et la portée et peut les utiliser avec profit.

Chaque manuel d'étude (comme d'ailleurs chaque bibliographie des bibliographies à l'usage des bibliothécaires et des chercheurs) satisfait en premier lieu les exigences et les habitudes du pays où il est publié. On ne pourrait envisager, aux différents niveaux, des synthèses bibliographiques de type unique, utilisables indifféremment partout, comme on peut le faire par exemple des manuels ou traités de philosophie ou de mathématiques.

La synthèse bibliographique publiée au Danemark, avec sa riche documentation de répertoires scandinaves ou intéressant la Scandinavie, ne saurait convenir par exemple à des étudiants espagnols; de même que la synthèse venant de Buenos-Aires, abondamment pourvue de bibliographies hispano-américaines, ne remplirait pas son office en Scandinavie.

Il est donc à souhaiter que chaque pays dispose de son propre manuel d'étude, chacun complétant l'autre, et au besoin, le corrigeant.

Quelles que soient leurs qualités, les livres d'étude bibliographique ne sauraient dispenser du travail personnel. Les bibliographies qu'ils décrivent doivent être prises en mains et examinées attentivement par l'élève. C'est une condition indispensable pour que naissent chez lui la curiosité et l'intérêt, puis le goût et parfois l'ardeur. Faute de travail personnel, la bibliographie apparaît desséchante et mérite les qualificatifs désobligeants qu'on lui applique de bonne foi lorsqu'on néglige de la travailler sur le chantier. Que dirait l'étudiant en médecine s'il ne connaissait que ses livres de cours et n'approchait jamais les malades? et l'étudiant en chimie ou physique s'il ne faisait aucune manipulation en laboratoire?

M. K. Larsen présente ensuite le plan de son enseignement chapitre par chapitre en indiquant ses méthodes de description. Il est incontestable qu'en le suivant, les connaissances s'enregistrent d'elles-mêmes dans l'esprit, sans tortures.

Le second opuscule complète admirablement le premier. C'est une bibliographie des bibliographies essentielles pour un auditoire scandinave, avec descriptions et brefs commentaires; le modèle même de ce que l'étudiant réclame, à condition de s'être solidement assimilé auparavant les notions fondamentales exposées par M. Larsen avec tant de vérité.

Louise-Noëlle MALCLÈS.

1610. — GIRALDO JARAMILLO (Gabriel). — Bibliografía de bibliografías colombianas. 2<sup>a</sup> ed. corregida y puesta al día por Rubén Pérez Ortiz. — Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1960. — 23 cm, 207 p. (Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo. Serie bibliográfica. I).

Six ans se sont écoulés depuis la première édition de l'ouvrage de Giraldo Jaramillo. Celle-ci, revue, remaniée et augmentée par les soins de R. Pérez Ortiz « s'est

enrichie de 150 titres environ » alors qu'ont été retranchées quelques minces bibliographies, dépassées depuis 1954, ainsi que certains articles de périodiques insérés dans de récents répertoires bibliographiques.

Comme prélude à l'ouvrage, on a reproduit l'introduction de la première édition de Giraldo Jaramillo. C'est un bref et très clair historique de la bibliographie, en particulier de la bibliographie espagnole (pp. 11-15) et de la bibliographie colombienne (pp. 15-26). A cette dernière ont été adjoints deux paragraphes de mise à jour entre 1954 et 1960.

Viennent ensuite : 1° *Bibliografía de bibliografías colombianas* (pp. 33-79), ainsi subdivisée : *Bibliografías generales* (pp. 34-59), *Catálogos de archivos, bibliotecas y librerías* (pp. 61-79); 2° *Bibliografías por materias* (pp. 81-153); 3° *Bibliografías personales* (pp. 155-173) subdivisées en *bibliografías colectivas* et *bibliografías individuales*; 4° *Bibliografía selecta de historias de la literatura colombiana* (pp. 175-187); 5° *Índice onomástico* et *Índice de obras anónimas*. Chaque titre est suivi d'un bref commentaire.

Quelques modifications ont été apportées à la première édition dans la présentation des titres par matières. Par exemple, *Economía y estadística* ne forment qu'un seul chapitre. De même *Etnología* a absorbé l'*Etnobotánica*, l'*Etnoornitología*, la *lingüística aborigen*, la *musicología indígena*, la *somatología*. Les deux chapitres *Historia eclesiástica* et *Teología* sont condensés en un seul : *Religión*, etc.

Les menues erreurs d'ordre alphabétique dans la première édition ont été redressées. Des ouvrages de compilation qui figuraient au nom de l'éditeur ont été repris aux titres, et vice versa.

Cette deuxième édition semble donc parachevée et devient un de ces ouvrages de base qui réjouissent les hispanisants. Trop souvent les pays hispano-américains en sont dépourvus. On ne peut donc que saluer l'effort constant, depuis quelques années, de l'Institut Caro y Cuervo pour doter la Colombie de publications savantes du plus haut intérêt.

Marie-Madeleine MAYLIÉ.

#### IV. BIBLIOGRAPHIE ET DOCUMENTATION SPÉCIALISÉES

##### SCIENCES HUMAINES

1611. — The Author's and writer's Who's who, edited by L. G. Pine... 4th ed. — London, Burke's peerage, 1960. — 25 cm, xxvi-454 p.

Cette quatrième édition du *Author's and writer's Who's who* fait comme la précédente une large place aux renseignements mondains tels que : titres, décorations, appartenance à tel ou tel club, sans oublier bien entendu le nom de l'établissement d'enseignement secondaire et supérieur où se sont poursuivies les études de l'écrivain. Les lecteurs étrangers à l'Angleterre seront heureux d'y trouver une liste des abréviations donnant la clef de ces initiales qui se dressent mystérieusement à la suite du nom de tout anglais qui se respecte. Outre les indications utiles à la rédaction correcte d'une carte d'invitation à un cocktail littéraire, nous trouvons dans ces

notices une liste plus ou moins complète des œuvres de l'auteur, établie, semble-t-il, sans grand souci d'exhaustivité, un peu au hasard de renseignements glanés sans doute sur des fiches plus ou moins bien tenues à jour. Ces notices sont très copieusement saupoudrées de coquilles qui n'épargnent même pas les titres et noms de lieux anglo-saxons mais sévissent de façon particulièrement divertissante dans les notices consacrées aux écrivains étrangers. Françoise Sagan est spécialement bien traitée puisque voici, à en croire les cinq lignes et demi qui lui sont consacrées, les titres de ses principales œuvres : *Dars ul Mois*, *Dars ul An* (il s'agit bien du titre français original, non de sa traduction dans un dialecte du Moyen Orient), *Aimey vous Brahms ?*, *Rendez-vous Marque* et l'on nous apprend en terminant qu'elle habite : « The de l'Université ». Ce qui explique peut-être son succès auprès du public anglais. Les répertoires de ce genre donnent toujours l'occasion de se livrer au petit jeu fort distrayant qui consiste à repérer les noms des écrivains étrangers jugés dignes de figurer dans ce répertoire, le choix étant le plus souvent, et très légitimement, déterminé par le fait que les œuvres de tel ou tel écrivain ont été ou non traduites en anglais. Signalons, pour terminer, que ce Bottin mondain littéraire se montre aussi avare de précisions sur la date de naissance des plus illustres doyennes de la littérature anglaise que tel ou tel autre répertoire du même genre que nous avons eu l'occasion d'explorer en vain.

Marthe CHAUMIÉ.

1612. — BARTHOLOMAE (Christian). — *Altiranisches Wörterbuch*. (2<sup>e</sup> éd. inchangée). — Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1961. — 24 cm, XXXII p. - 1980 col.

L'*Altiranisches Wörterbuch* est l'un de ces ouvrages fondamentaux dont la consultation s'impose constamment à tous ceux qui se consacrent à l'étude des langues ou de la religion de l'Iran ancien. Paru en 1904 chez Karl Trübner à Strasbourg l'*A. W.* était épuisé depuis longtemps et pratiquement introuvable d'occasion. Aussi cette nouvelle édition, imprimée par les soins de la maison Walter de Gruyter à Berlin, sera-t-elle particulièrement bien accueillie des jeunes iranians qui désormais pourront se procurer sans difficulté ce précieux recueil.

L'auteur de l'*A. W.*, Ch. Bartholomae, était un savant d'une valeur exceptionnelle, « possédant le don le plus étonnant pour les recherches grammatico-lexicales » (F. Justi, *Compte rendu de la 1<sup>re</sup> édition de l'ouvrage, Indogermanische Forschungen. Anzeiger*, t. XVII, p. 84). De fait il appartient à bien peu d'élaborer et de mener à bien un travail de cette envergure et exigeant une aussi vaste somme de connaissances. L'*A. W.* ne porte en effet pas sur une langue unique mais sur l'ensemble des dialectes représentant l'ancien iranien : 1<sup>o</sup> le vieux perse, parler du Sud-Ouest de l'Iran, attesté par les inscriptions achéménides ; 2<sup>o</sup> l'avestique, jadis appelé zend, qui est à rattacher à une région du Nord-Ouest et dont le monument essentiel est l'*Avesta*. Encore faut-il distinguer l'avestique récent et le gâthique, dialecte plus ancien des *gâthās* de Zoroastre. Cependant, en raison de la relative pauvreté du vocabulaire fourni par les inscriptions en vieux-perse, c'est le vocabulaire avestique qui forme le gros du dictionnaire de Bartholomae. L'ouvrage commence par un avant-propos de XXXII pages contenant entre autres choses les tableaux de concordance

des textes avestiques et vieux-perses ainsi que la liste des abréviations. Le dictionnaire proprement dit s'étend sur 1880 colonnes — chaque page comportant deux colonnes, — les mots y étant rangés selon l'ordre imposé par l'alphabet propre aux idiomes ancien-iraniens. L'emploi des mots est illustré par quantité de citations empruntées aux différents textes, en particulier à l'*Avesta*. Vient ensuite une série d'*indices* (colonnes 1881 à 1980), lesquels étaient précédés, dans l'édition princeps, de *Nachträge und Verbesserungen*. Ceux-ci, qui ont été retranchés de la présente édition, seront fondus avec le très substantiel *Zum Altir. Wörterbuch* — publié par Bartholomae en 1906 — dans un supplément très élargi que prépare actuellement le Pr J. Duchesne-Guillemin.

S'il constitue pour les iranistes un instrument de travail incomparable, l'*A. W.* trouve audience auprès de bien d'autres catégories de savants : indianistes, indo-européanisants, etc., et même historiens des religions soucieux d'une base linguistique rigoureuse pour l'interprétation des faits zoroastriens.

Marie-Louise CHAUMONT.

1613. — Bibliographie ardennaise. — Mézières, Société d'études ardennaises, Archives départementales, 1961. — 27 cm, 18 p., multigr.

Cette bibliographie paraît depuis 1955, date de création de la revue *Études ardennaises*, qui faisait suite à *Présence ardennaise*. La revue, trimestrielle, a conservé les comptes rendus sélectionnés. La bibliographie, annuelle, signale les ouvrages intéressant la région et dépouille quotidiens et revues.

Établie à Mézières par les services des Archives départementales, et créée par René Robinet, leur directeur, la *Bibliographie* a pour objets principaux de renseigner les sociétaires et abonnés d'une société savante, et d'alimenter le fichier du Centre de documentation des Ardennes. C'est dire que l'histoire, l'archéologie, le folklore, la géographie, l'économie politique, l'activité administrative, la statistique y sont plus largement représentés. La littérature, par ailleurs, et aussi la biographie, ont une place prépondérante dans les brèves recensions analytiques et les comptes rendus critiques de *La Grive* (1<sup>re</sup> année : 1928), cette revue des Écrivains ardennais d'expression française, qui survole trois frontières au nord-est, et qui, à un rythme trimestriel, présente les ouvrages de sa spécialité. La table des cent premiers numéros de *La Grive* (1928-1958) a paru en 1959. Elle oriente ses usagers non seulement sur les articles proprement dits, mais aussi sur bon nombre de comptes rendus parus dans la revue.

Par définition, sont retenus dans la *Bibliographie* ouvrages et articles intéressant les Ardennes (régions diverses : Champagne, Vallée, Argonne, Pays des Vergers, Thiérache) et l'Ardenne (entité géographique). Par extension, on trouvera dans la *Bibliographie* les publications du même ordre ayant vu le jour dans d'autres régions, et plus particulièrement dans nos départements de la Marne, de la Meuse, du Nord, de l'Aisne, comme en Belgique et au Luxembourg. Paris, naturellement, fournit son contingent.

Les deux parties de la *Bibliographie ardennaise* : I. Ouvrages (15) II. Périodiques

(218 articles), se présentent l'une et l'autre dans l'ordre alphabétique de titres, pour les anonymes, ou d'auteurs. La *Bibliographie* constitue en somme l'index du fichier-matières et des dossiers que tient à jour le Centre de documentation. Point n'est besoin de souligner l'intérêt que présente, pour ses usagers naturels, un instrument de recherche bibliographique œuvré dans un tel poste d'observation. En effet, les publications périodiques locales ou régionales énumérées à la page 3 de l'année 1960 ne sont pas actuellement les seules à être dépouillées. Il convient d'ajouter à leur liste une quinzaine de revues régulièrement reçues par le Centre : *Annales de Bourgogne*, *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine*, *Arts et traditions populaires*, *Champagne économique*, *Enquêtes du Musée de la vie wallonne*, *Revue du Nord*, etc.

Les matériaux réunis ici sont une pierre d'attente pour les bibliographies rétrospectives plus ou moins étendues. L'Argonne a sa bibliographie propre, arrêtée à l'année 1958 (par Robert Tilloy, Centre d'études argonnais, Sainte-Menehould.)

Un seul regret : la justification de la page in-4° commercial, qui ne permet pas le découpage sur fiches internationales.

Suzanne BRIET.

1614. — The British catalogue of music... A record of music and books about music... — London, British Museum, 1957 →. — 28 cm.

— The British catalogue of music classification. Comp.... by E. J. Coates. — London, British Museum, 1960. — 25,5 cm, XII-56 p.

On ne saurait mieux décrire le *British catalogue of music* que ne l'ont fait les éditeurs eux-mêmes, à peu près en ces termes, en tête de leur prospectus : « Cet important ouvrage de référence dans le domaine de la musique paraît depuis 1957. On y trouve inventoriées toutes les œuvres musicales (sauf la musique de danse moderne et un certain nombre de publications de musique populaire) et tous les livres relatifs à la musique publiés pendant l'année en Grande-Bretagne, ainsi que les ouvrages étrangers fournis par un représentant exclusif. Ce catalogue recense les éditions reçues au « *Copyright office* » et est réalisé avec la collaboration du personnel du Département de la musique du « British Museum. » Le catalogue se compose de deux parties. La première est une table alphabétique des noms de compositeurs, arrangeurs, paroliers; de titres; de sujets; des noms d'instruments, de voix, pour lesquels les œuvres sont écrites. La seconde partie est classée systématiquement, par sujets, instruments et voix. Cette importante section permet de trouver la liste complète des œuvres nouvelles pour tel instrument, voix ou ensemble, ou sur tel ou tel sujet musical. Le catalogue est dû aux efforts réunis de quelques grands organismes musicaux, et est réalisé sous la direction d'un comité de personnalités du Département de la musique du « British Museum », de la section anglaise de l'« Association internationale des bibliothèques musicales, » de la « Music publishers association » et de la « Central music library ». Le catalogage étant fait au « British Museum », l'ouvrage est publié par le « Council of the British national bibliography », organisme sans but lucratif, domicilié au

« British Museum », avec la mission de préparer et d'éditer des travaux bibliographiques... La souscription... donne droit à un volume annuel et à trois fascicules « couvrant les périodes janvier-mars, avril-juin, juillet-septembre. »

La forme de périodicité de cette bibliographie trimestrielle est, on le voit, assez insolite : en effet pour les trois premiers trimestres, trois fascicules successifs sont rédigés séparément; quant aux ouvrages recensés pendant le 4<sup>e</sup> trimestre, ils ne donnent pas lieu à un 4<sup>e</sup> fascicule qui formerait avec les trois premiers une édition complète : ils sont seulement incorporés au volume annuel de récapitulation (plus de 2.200 notices, rien que pour la musique, en 1959). Des numéros permettent, un peu laborieusement, de repérer les publications nouvelles. Ce n'est pas là un défaut très grave, mais tout de même un peu gênant et, l'année finie, l'impossible utilisation des trois premiers fascicules entraîne un gaspillage fâcheux.

Les notices de cette bibliographie sont rédigées avec toute l'intelligence, tout le soin que savent apporter à leur travail nos collègues du « British Museum ». Quand il y a lieu, de courts dépouillements sont donnés en note. S'il s'agit d'une réédition, la date de l'édition originale ou d'une édition antérieure connue est indiquée. Pour les ouvrages étrangers, le nom du représentant exclusif est mentionné. Mais, conformément aux traditions du « British Museum », et contrairement à une habitude à laquelle on tient à la Bibliothèque nationale, pour la musique, le cotage (numéro d'ordre de la série des publications de l'éditeur) est délibérément omis.

Cette bibliographie, on l'a vu, se compose de deux parties. La première, *Alphabetic section*, est excellente : très détaillée — un index ne l'est jamais trop — elle renvoie aux diverses subdivisions de la *Classified section*; à partir de là, les choses se gâteraient peut-être si l'usager n'était à l'avance rassuré : il n'est pas nécessaire, lui dit-on, de comprendre le système de classification pour se servir utilement du *British catalogue of music*. Cependant une courte préface suivie du tableau : *Outline of the classification*, donne les indications sommaires relatives à l'architecture de l'ouvrage, jugées suffisantes pour satisfaire à l'éventuelle curiosité de « l'usager moyen ».

Quant à ceux qu'intéressent plus particulièrement les questions de classification, que ce soit d'un point de vue pratique (bibliothécaires, documentalistes) ou, si l'on peut dire, philosophique — ce sont souvent les mêmes — c'est à leur intention que M. Coates a publié en 1960 la *Classification* leur permettant, non seulement de comprendre plus à fond, mais d'appliquer et même de transporter dans d'autres domaines le système dont ils auraient apprécié le principe dans les volumes déjà parus du *British catalogue of music*.

Le système de classification adopté est du type « à facettes », l'indexation étant réalisée à l'aide de lettres et groupes de lettres juxtaposés (« chain indexing ») exprimant les différentes facettes de l'ouvrage ou du type d'ouvrage recensé. Le but essentiel de cette classification, lisons-nous dans la préface de la *Classification*, est de mécaniser l'ordre des sujets, sans établir entre eux de relations hiérarchiques; on peut donc ajouter indéfiniment de nouveaux sujets entre les anciens, à la place qui paraîtra la plus convenable; aucun risque d'obstacle « notational » à une expansion indéfinie de la classification.

La *Classified section* du *British catalogue of music* est elle-même divisée en deux : *Musical literature* et *Music : Scores and parts*.

Le classement adopté pour la partie *Music*, après une section (subdivisée) consacrée aux collections, comporte deux grandes divisions : *Vocal music* et *Instrumental music*, à quoi s'ajoute : *Non-European music* ; cette dernière section appelle des réserves analogues à celles que l'on formulera à propos de la *Music literature*. La subdivision en musique vocale et instrumentale est satisfaisante. Les opéras sont classés dans la musique vocale, ce qui est admissible dès l'instant qu'une grande rubrique spéciale n'est pas réservée au théâtre : économie très louable ; on regrette toutefois de ne pas trouver ensemble la partition d'orchestre et la partition chant et piano (« vocal score ») d'un même opéra. D'une façon générale, les sous-sections sont abondamment multipliées, et bien que l'ordre logique soit toujours respecté, un peu de flou n'est pas toujours évité : dans la section *Instrumental music* en particulier, le souci de faire une distinction entre les ensembles pour instruments de même nature, ou mixtes, nuit un peu à la clarté. Bien d'autres exemples pourraient être cités.

Quant à la section *Musical literature*, son cadre de classement fait littéralement le tour de la musique, dégage ou veut dégager tous les points de vue, si voisins soient-ils (trop voisins bien souvent) auxquels peuvent ou pourraient se placer les auteurs, recense toutes les formes de publications que ceux-ci peuvent ou pourraient emprunter. Les divisions : *Theory of music*, *Technique of music*, *Musical character*, *Elements of music*, *Forms of music*, qui composent le grand chapitre : *General works*, s'opposent aux divisions réservées aux études sur les œuvres musicales, vocales, instrumentales... précédant elles-mêmes la section *Biographies*. Enfin, parallèlement à celle de la section *Music*, la classification de la *Musical literature* se termine par le cadre intitulé d'abord : *Works of non-European music*, repris dans la *Classification* de 1960 sous le titre, plus nuancé, de *Works on music of the non-European traditions*. Là est sans doute un des points discutables de ce système de classification musicale. Les prétextes géographiques n'autorisent peut-être pas la dispersion des documents relatifs aux « traditions musicales », textes musicaux ou études sur ces textes : un classement par « niveaux » de civilisation ne répondrait-il pas mieux à la réalité ? Les développements futurs de l'ethnomusicologie répondront à cette question. Quoi qu'il en soit, à la *Classification* est annexée une table géographique des noms de pays non-européens : combien de temps la terminologie en sera-t-elle valable ? On peut en dire autant de la table générale des noms de pays : certains changeront dans l'avenir ; en tout cas, nombreux sont ceux qui ont bien souvent changé dans le passé. D'autre part, signalons l'existence d'une table de référence chronologique et d'indexation correspondante. On ne peut manquer de remarquer que le point de vue historique, le principal pour beaucoup d'entre nous, y apparaît dans cette classification comme un simple point de vue parmi tant d'autres. En être offusqué serait oublier que nous avons à faire ici à une bibliographie de la musique et non de la musicologie.

En résumé, cette bibliographie, ne serait-elle considérée que comme une fin en soi, est une harmonieuse construction logique, où l'on peut avec plus ou moins de bonheur et un minimum de recours aux « miscellaneous works » faire entrer tout ce qui, de près ou de loin, — quelquefois de très loin — concerne la musique. Étant admis qu'il y a toujours une part d'arbitraire dans tout système de classification, celui-ci a l'immense mérite de ne pas hiérarchiser les sujets et d'être indéfiniment extensible ;

mais cette élasticité même est un danger dont les effets se manifestent déjà par une abondance de subdivisions qu'il est peut-être permis de trouver exagérée. Que sera-ce dans quelques années, même si les responsables du *British catalogue of music* tentent de résister à ces dangereuses possibilités. Que serait-ce surtout, en ce qui concerne la *Musical literature*, si au lieu de s'en tenir aux livres, dont le sujet a toujours une certaine ampleur, nos amis anglais admettaient aussi (et pourquoi pas ?) dans leur bibliographie les articles de revues, traitant parfois d'un point de détail ? Où s'arrêter dans la classification ? Comment reconnaître où cesse l'enrichissement, où commence l'encombrement ?

Pour être équitable, il faut se dire sans doute que le défaut signalé ci-dessus — la surabondance des subdivisions du *British catalogue of music* — est surtout perceptible sous la forme de catalogue imprimé — celle-là même sous laquelle nous y avons accès : il est certain que, dans l'état actuel des recherches et des possibilités techniques, le classificateur « pense », consciemment ou non, en termes de fichier sélectif de cartes perforées beaucoup plus qu'en termes de liste ou de registre... Que les organismes ayant la possibilité de disposer de bacs de fiches perforées soient bien peu nombreux, c'est une tout autre question.

Tel qu'il est, le *British catalogue of music* a le mérite d'exister, de nous renseigner sur l'activité de l'édition musicale en Angleterre : il serait éventuellement, pour l'élaboration d'une bibliographie musicale internationale, sinon un modèle à suivre à la lettre, au moins un très intéressant exemple réalisé à prendre comme base de discussion.

Élisabeth LEBEAU.

1615. — Deutsche Literaturgeschichte in Grundzügen. Die Epochen deutscher Dichtung... hrsg. von Bruno Boesch. — Bern und München, Francke Verlag, 1961. — 23 cm, 453 p.

La première édition de cet ouvrage a été publiée en 1946 ; cette seconde édition comporte cinq chapitres nouveaux et l'ensemble du texte a été revu par les auteurs et mis au courant des derniers résultats de la recherche.

La littérature allemande est présentée dans ses étapes essentielles, coupée en tranches selon la coutume universitaire. En vertu du principe que personne ne peut actuellement dominer l'ensemble de la question, il a été fait appel à des collaborateurs différents pour chaque époque, sans qu'aucun plan commun leur soit proposé et sans qu'aucune liaison soit tentée entre les différents chapitres. L'éditeur espère que le lecteur saura faire la synthèse et dégager de ces contributions venues d'horizons assez différents et qui proposent quelquefois d'un même phénomène des interprétations contradictoires, les lignes directrices de l'évolution littéraire. Souhaitons-le avec lui, sans trop y croire : trop sommaire pour constituer autre chose qu'une introduction à des études plus sérieuses, il est à craindre que ce livre ne trouve guère qu'un public d'étudiants pressés ou de dilettantes superficiels bien incapables de trouver d'eux-mêmes le fil conducteur qu'on n'a pas voulu leur donner.

Les petits « essais » successifs que nous vaut cette formule sont d'intérêt très inégal, — des exposés de niveau presque scolaire voisinant avec quelques articles d'une séduisante originalité — ce qui ajoute encore au manque d'unité.

Une table des noms d'auteurs et des titres d'œuvres anonymes et un index matières extrêmement sommaire terminent le volume.

H. F. RAUX.

1616. — DUBOIS (J.) et LAGANE (R.). — Dictionnaire de la langue française classique. — Paris, E. Belin, 1960. — 22 cm, XII-508 p. à 2 col.

S'il est vrai (et ce n'est au moins pas tout à fait faux) que le meilleur dictionnaire soit celui auquel on est habitué, les mérites de MM. Dubois et Lagane éclipsent-ils ceux de Gaston Cayrou aux yeux des étudiants et des professeurs qui, depuis quarante ans bientôt, se servent de son *Lexique*? Mais les professeurs et les étudiants qui pratiquaient depuis 1907 le *Petit glossaire* d'Edmond Huguet accueillirent-ils sans réticence le Cayrou seize ans plus tard? Il est difficile, devant ce nouveau dictionnaire, de ne pas évoquer ces deux anciens. Gardons-nous toutefois d'ironiser sur l'espèce d'inflation verbale qui ferait aujourd'hui nommer « Dictionnaire de la langue française classique » ce que Cayrou intitulait « *Lexique* de la langue du XVII<sup>e</sup> siècle, expliquant d'après les dictionnaires du temps et les remarques des grammairiens le sens et l'usage des mots aujourd'hui vieillis ou différemment employés », et Huguet, plus modestement encore « *Petit glossaire* des classiques français du XVII<sup>e</sup> siècle contenant les mots et locutions qui ont vieilli ou dont le sens s'est modifié ». Car enfin, si le Huguet contient environ 1.500 mots, le Cayrou environ 2.200, on ne contestera pas au Dubois-Lagane, avec ses 5.200 mots, le droit de prendre un titre qui paraît une promotion.

C'est plutôt la brièveté de ce titre que l'on regrettera. Il s'agit de la langue des écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est vrai que Cayrou intitulait son livre *Le Français classique*, mais le long sous-titre rappelé ci-dessus était fort explicite. Le titre de Huguet, non moins. MM. Dubois et Lagane nous disent bien qu'ils veulent donner « les mots du XVII<sup>e</sup> siècle aujourd'hui disparus et les sens de ceux qui, tout en existant encore, ont vu leur contenu sémantique modifié », mais c'est dans l'avant-propos qu'ils le disent, et le lecteur qui, sur la foi du titre, s'attendra à rencontrer dans leur livre Marivaux ou Diderot, Voltaire ou Rousseau, sera déçu. En somme, ce dictionnaire couvre la même période (de la dernière génération du XVI<sup>e</sup> siècle à la première du XVIII<sup>e</sup>) que le *Lexique* de Cayrou et le *Petit glossaire* de Huguet. On a dit, mais on tient à souligner, combien il est plus riche que ses devanciers. Huguet se borne à la langue des plus grands écrivains, Cayrou emprunte ses exemples à une soixantaine d'auteurs, Dubois-Lagane les leurs à plus de cent. Différences considérables, certes, mais numériques. En voici d'autres, qui touchent à l'économie du *Dictionnaire*.

Il accorde aux *minores* et aux romanciers une place importante. Et les questions d'orthographe, de prononciation, de morphologie et de syntaxe sont traitées aux mots adjectif, verbe, participe, préposition, etc., mais un index méthodique, à la fin du livre, renvoie aux mots du dictionnaire qui justifient l'énoncé de la règle. La réunion des articles proprement grammaticaux et de l'index forme une grammaire du XVII<sup>e</sup> siècle, qui ne saurait assurément tenir lieu de la *Syntaxe* de Haase, ni peut-être même, sur ce point, du Cayrou, si riche en remarques et comparaisons grammaticales, mais d'une présentation originale et très propre à une étude d'ensemble morphologique et syntaxique.

M. Pierre Clarac, dont la préface dit non sans courage leur fait aux « pédagogues résolus à proscrire de nos classes tous les auteurs antérieurs au XIX<sup>e</sup> ou même au XX<sup>e</sup> siècle », y loue grandement MM. Dubois et Lagane de « puiser aux sources vivantes du langage » en se référant « presque exclusivement à la pratique des écrivains, au lieu d'emprunter leurs définitions et leurs exemples aux dictionnaires de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ». Il est certain qu'à reproduire systématiquement les définitions de Richelet, de Furetière, de l'Académie (1694) et, par occasion, celles de Nicot, Cotgrave et Somaize, Cayrou a grossi son livre jusqu'à l'enfler. Mais cette disgrâce, comme physique, à part, où est le mal ? N'allègue-t-il pas, comme il s'en flatte, à l'appui de ces définitions, des exemples formés de « citations typiques, d'où le sort des mots ressort avec évidence » ? Et ne faudrait-il pas lui savoir gré, plutôt, d'attester les *Observations* de Ménage (1672), les *Mots à la mode* (1692) et le livre de François de Callières, *Du bon et du mauvais usage* (1693), — jamais réimprimés, au surplus, et quasi inaccessibles ? On serait tenté de voir là, au contraire, le petit point faible du *Dubois-Lagane*, parfois un peu rapide, moins riche en nuances que le *Cayrou* : comparez, chez l'un et l'autre, le mot « ombrage ».

Quelques remarques plus ou moins vécilleuses :

Pourquoi *as de trèfle* et non pas *as de pique*, cité par Huguet ? Se condouloir : un exemple de La Rochefoucauld, *d'après Littré*. Était-ce alors la peine de consacrer six lignes aux éditions de La Rochefoucauld dans la Bibliographie (p. ix) ? Confabuler, sans exemple, qu'on nous dit « vieilli au XVII<sup>e</sup> siècle » se trouve dans Littré avec un seul exemple, qui est de Voltaire. Confabulation : « vieilli au XVII<sup>e</sup> siècle » ? Mais Littré cite un exemple de Mirabeau. Aborder : au sens actuel, sans exemple. Or il est fréquent chez Molière. Inanimé : le vers de Racine répond si mal à la définition qu'il fait un contresens. Incessamment : c'est au mot « remueuse » qu'on trouvera un exemple de l'emploi du sens actuel au XVII<sup>e</sup> siècle. Débat : lacune de Huguet et de Cayrou réparée. Furibonder : est-ce un apax ? Il n'est ni dans Huguet ni dans Cayrou, et méritait d'être retenu. Foible, foiblement, foiblesse : « graphies pour faible, faiblement, faiblesse ». Bien sûr. Était-ce la peine... ? Lantiponer : Cayrou interprétait, non sans hardiesse (en 1923) mais avec justesse : embêter. Tumultuaire, tumultuairement : pourquoi n'avoir pas marqué la différence avec tumultueux ? Tumultuaire se rencontre chez Renan et il est dans le petit Larousse. Quelque : l'exemple de Voiture est emprunté à Brunot. Et pourtant la Bibliographie n'omet aucune des trois éditions (modernes) de Voiture — avec une erreur sur la date de l'édition Uzanne, plus jeune d'un quart de siècle que celle d'Ubicini.

Mais, quand on aurait épinglé, non sans une gêne sincère, dix fois plus de minuscules chicanes aux marges d'un bon livre plein de mérite et d'utilité, et qui témoigne de tant de patience et d'amour des lettres qu'aurait-on prouvé ? Que la critique est aisée...

Comment, dans cette revue surtout, passer sous silence la Bibliographie que MM. Dubois et Lagane ont placée en tête de leur *Dictionnaire* ? Mais de cette Bibliographie non plus, il n'est pas possible de ne dire que du bien. Négligeons les coquilles (les douze derniers chants de *La Pucelle* ont été publiés en 1882, non en 1832 ; l'édition de 1953 de *la Pensée et la langue* de Ferdinand Brunot n'est pas une réédition,

mais une réimpression anastatique, qui n'a de nouveau qu'un feuillet liminaire de style déconcertant). Mais avec une collection aussi peu mystérieuse que celle des « Grands écrivains de la France », MM. Dubois et Lagane jouent de malheur : Molière y a été édité par Eugène Despois, puis par Paul Mesnard, et Desfeuilles est seulement l'auteur du Lexique (t. 12 et 13); Racine y a été édité par Paul Mesnard, Marty-Laveaux étant l'auteur du Lexique (t. 8); et puis, pourquoi donner à ces lexiques la date de leurs réimpressions récentes? Le lexique de Corneille est de 1865, non de 1925, celui de Racine de 1873, non de 1929, celui de La Fontaine de 1892, non de 1927. Si l'on a des raisons de citer l'édition de Vaugelas de 1880, ou celle de Haase de 1935, il faut indiquer aussi la date de l'originale. Haase est de 1888, la traduction française d'Obert a paru en 1898. Cayrou, maintes fois réimprimé, a paru en 1923, Huguet en 1907, puis 1912, puis 1920. Une négligente imprécision, est, en ce domaine aussi, génératrice de quiproquos, de temps perdu, de jugements erronés. De Guy Patin, pourquoi dire seulement : « Lettres 1907 », quand cette date est celle du tome I de l'édition Triaire, dont la suite n'a jamais paru? Or, à défaut des anciennes éditions, on dispose aisément de trois éditions modernes, celle de Réveillé-Parise, complète, et deux recueils de *Lettres*, choisies, il est vrai, mais qui du moins s'étendent sur toute la vie de l'auteur, ce qui ici importait.

Il est à souhaiter que le succès de leur *Dictionnaire*, en provoquant une deuxième édition, permette à MM. Dubois et Lagane de rectifier ce qui dans la première n'est pas irréprochable. C'est un livre qui rendra de grands et constants services, puisqu'il est malheureusement trop vrai que, comme le dit M. Pierre Clarac, « pour nombre de Français, même cultivés, *La Cigale et la fourmi*, *Le Laboureur et ses enfants* recèlent aujourd'hui plus de pièges, et mieux dissimulés, qu'une page de Tacite ou de Platon ».

Matériellement, par son aspect, son format même, son cartonnage agréable, sa typographie soignée, assez compacte et parfaitement lisible, la qualité de son papier, c'est un livre avenant.

Pierre JOSSERAND.

1617. — GRANT (Michael). — *The World of Rome*. — Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1960. — 24 cm, XXII-322 p. (Collection « History of civilisation ».)

Ce n'est pas une histoire, mais un tableau. Les longs siècles pendant lesquels Rome a existé sans régner encore sur le monde en sont exclus. Ce sont, pour tout dire, les institutions de l'Empire romain qu'on trouve décrites dans cet ouvrage. L'élément narratif est réduit à un bref « aperçu historique » qui ne remonte d'ailleurs qu'à la fin de la première guerre punique (241 av. J.-C.), c'est-à-dire à la première expansion de Rome hors de l'Italie.

Suivent trois parties, consacrées respectivement à « l'État et la société » (trois chapitres : les princes et l'Empire; citoyens de Rome; sujets et esclaves); aux « croyances » (astrologie, religion, philosophie); à « la Littérature et les arts » (grands écrivains; sculpture et peinture; architecture). On voit par cette table des matières que tous les aspects du sujet ne sont pas systématiquement traités. Les questions économiques, notamment, auraient mérité à tout le moins un chapitre spécial, surtout dans un cadre aussi méthodique.

Mais ce que traite l'auteur, il le traite bien, en homme que sa carrière universitaire a rompu aux méthodes historiques les plus diverses, et qui doit au long séjour qu'il fit à Ankara pendant la dernière guerre, en qualité de représentant du « British Council », une connaissance directe des pays orientaux jadis englobés dans l'Empire romain. Ses descriptions sont concrètes, vivantes, brillantes; son sens visuel, qu'il s'agisse d'objets d'art ou de paysages, est exquis et communicatif. Dans son chapitre, très condensé, sur les grands écrivains de Rome, il discerne avec justesse les vrais sommets. Il trouve même le moyen de donner une idée du rythme de l'éloquence de Cicéron en citant des passages de la traduction anglaise de G. Highet, curieusement — et très heureusement — coupés en versets qui marquent le mouvement de la voix et les cadences du souffle.

Grâce à des mérites de ce genre, si ce livre est loin de donner un pendant britannique à l'ouvrage français, récemment loué ici même, de Raymond Bloch et Jean Cousin, il nous apporte, dans des domaines de choix, de très utiles compléments.

Edmond POGNON.

1618. — KNEPLER (Georg). — Musikgeschichte des XIX. Jahrhunderts. — Berlin, Henschelverlag, 1960. — 24 cm, 524 p.

Dans cet ouvrage, l'auteur entreprend d'étudier l'histoire de la musique du dix-neuvième siècle à la lumière de la doctrine marxiste, c'est-à-dire en correspondance avec les événements politiques et les mouvements sociaux. Sa thèse est que la fonction de l'art et sa situation dans le temps, les changements de style, et même jusqu'à un certain point l'évolution des moyens techniques ne peuvent être compris que si l'on fait ressortir les liens qui unissent le monde de l'art aux activités utilitaires, ce qui amène à faire entrer en ligne de compte les luttes de classes.

Point de vue neuf assurément, que l'auteur défend avec toutes les armes de la dialectique. C'est ainsi qu'il récusé l'opinion, à son sens superficielle, selon laquelle Mozart, fervent catholique, ayant porté un jugement sévère sur Voltaire — « athée et maître-filou » — aurait été, en conséquence, un adversaire de l'Aufklärung.

Pour le Pr Knepler, si Mozart s'est en effet violemment opposé à l'athéisme de l'auteur de *Candide*, il n'en a pas moins montré, « dans *Figaro* et dans *Don Juan*, les vices de l'aristocratie; de même que, dans ses compositions franc-maçonniques et ses œuvres instrumentales les plus importantes, il a chanté la perfectibilité de l'homme ».

Des deux volumes que comporte l'important travail du Pr Knepler, le premier seul est sorti; de sorte que l'horizon se trouve limité pour l'instant, en dehors de quelques questions générales, à la France et à l'Angleterre, tout au moins en ce qui concerne le dix-neuvième siècle.

De même, pour ce qui touche les sources très diverses auxquelles a dû se référer l'auteur (et qui, dans une telle perspective de l'histoire de la musique, sont d'une importance majeure), faut-il attendre que les index annoncés nous apportent, dans le second volume, les éclaircissements nécessaires.

D'ores et déjà, illustrations et exemples musicaux en nombre imposant sont

fournis à l'appui de cette thèse, dont on peut penser qu'elle ne manquera pas de susciter l'intérêt et d'éveiller l'esprit de controverse.

Robert SIOHAN.

1619. — LANGLOIS (Pierre) et MAREUIL (André). — Guide bibliographique des études littéraires. Éd. revue et augm. d'un appendice : Contribution de la critique étrangère. — Paris, Hachette, 1960. — 21,5 cm, 255-XXXII p.

En publiant en 1958 la première édition de leur manuel bibliographique de la langue et de la littérature française — car, en réalité, sous un titre quelque peu trompeur, c'est de cela qu'il s'agit, à l'exception d'un bref chapitre réservé à l'Antiquité —, MM. Langlois et Mareuil ne se dissimulaient pas qu'ils s'exposaient aux critiques des spécialistes aussi bien que des profanes. Et en effet ce *Guide* a fait l'objet, de la part des uns et des autres, d'un certain nombre de remarques et de suggestions que les bibliographes se sont efforcés de mettre à profit dans la seconde édition de leur ouvrage, publiée en 1960 et dont, déclarent-ils, « il n'est à peu près pas de page qui n'ait reçu des modifications et des additions ».

A vrai dire, c'est la conception même de ce manuel qui peut prêter à discussion. Les auteurs l'avaient primitivement écrit à l'intention de « professeurs des petits collèges et des cours complémentaires », isolés dans « de modestes villes provinciales qui sont éloignées des Facultés, ne possèdent pas de bibliothèque digne de ce nom et n'offrent pas même, parfois, l'occasion d'une amitié intellectuelle ». Outre quelques ouvrages de base, ils leur signalaient essentiellement des textes et des études qu'on peut facilement se procurer en librairie, et notamment ces éditions scolaires que souvent les bibliographes spécialisés négligent, mais dont certaines ne sont pas pour autant dénuées de mérite et d'intérêt. Conçu dans cette perspective, leur travail n'eût manqué ni d'originalité, ni de valeur.

Par la suite, MM. Langlois et Mareuil ont senti croître leur ambition : ils ont voulu atteindre une plus vaste clientèle : « étudiants et professeurs étrangers, élèves des classes de propédeutique, ... bibliothécaires et libraires », enfin ces milliers de personnes cultivées qui, en France et dans le monde, « s'initient et restent fidèles à la littérature française, classique ou contemporaine ». Mais à vouloir satisfaire trop de monde à la fois, il arrive qu'on ne satisfasse réellement personne. Le résultat, c'est une bibliographie hybride, où se trouvent signalés à la fois éditions scolaires, éditions de bibliothèque, éditions pour bibliothèques scolaires, pour bibliothèques de professeurs, éditions savantes, anthologies, thèses de doctorat et ouvrages de vulgarisation, etc... Une telle juxtaposition n'est pas sans déconcerter quelque peu le lecteur.

Il est bien évident que les auteurs de ce *Guide* étaient obligés d'effectuer une sélection, tant parmi les écrivains français que parmi les études auxquelles leurs œuvres ont donné lieu, mais l'on ne fait pas de choix sans s'exposer immédiatement aux critiques des spécialistes qui ont inévitablement un choix meilleur à présenter et qui sont fâcheusement enclins à relever erreurs, lacunes ou omissions. Pourquoi citer, par exemple, parmi les philosophes et encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle Morellet

ou La Mettrie, et non le marquis d'Argens, l'auteur des *Lettres juives*? Pourquoi ne retenir, des auteurs dramatiques du début du XIX<sup>e</sup> siècle, que Népomucène Lemercier et Pixérécourt, et non Étienne, Jouy, Arnault, Renouard, Legouvé père ou Picard? Quelle raison a fait exclure, des critiques, historiens et philosophes du XIX<sup>e</sup> siècle, une personnalité comme Villemain?

Le choix des études biographiques et critiques consacrées à tel auteur ne paraît pas non plus toujours judicieux, et l'on peut s'étonner, par exemple, de voir figurer pour Elémir Bourges la thèse d'André Lebois : *La Genèse du Crépuscule des Dieux*, qui est en réalité une édition critique de ce roman, alors que la biographie de Bourges due à Raymond Schwab est passée sous silence.

Autre sujet d'étonnement : l'édition Kervyn de Lettenhove des *Chroniques* de Froissart a été préférée à celle de la Société de l'Histoire de France, plus récente et plus commune dans les bibliothèques françaises.

Multiplier les exemples serait facile, mais aussi fastidieux; et l'on ne saurait tenir rigueur à MM. Langlois et Mareuil d'avoir dû élaguer, bien que l'on ne perçoive pas toujours clairement les raisons qui leur ont fait préférer tel écrivain à tel autre, et telle étude à telle autre. On aurait aimé que, pour pallier les inévitables omissions, ils aient indiqué les principales bibliographies qui ont paru sur un auteur, une école ou une période déterminés. Sans doute l'ont-ils fait en partie, mais le plus souvent ils se sont bornés à citer les différents « États présents des questions », publiés par *L'Information littéraire*, qui sont remplis d'intérêt, certes, mais qui sont nécessairement un peu sommaires. Et l'on regrettera de ne point voir signalées la bibliographie des œuvres de Voltaire, par Bengesco, ou celle de Sainte-Beuve, due à M. Jean Bonnerot.

Quant à l'annexe sur feuilles de couleur consacrée à la *Contribution de la critique étrangère*, et que MM. Langlois et Mareuil ont insérée dans la deuxième édition de leur manuel pour tenir compte de nombreuses suggestions, le nombre de ses pages — 32, sur lesquelles 9 sont consacrées à l'Antiquité gréco-latine — suffit à démontrer combien elle mériterait d'être développée, notamment par l'indication des principales revues en langues étrangères portant sur la littérature française.

Cela dit, ce petit guide ne manque pas de qualités, et l'on saura gré à ses auteurs d'avoir fait tenir, en quelque trois cents pages, tant de renseignements précieux, puisque l'on y trouvera, outre une bibliographie choisie de la littérature française, un chapitre sur « l'Étude de la langue », un autre sur les collections de textes à l'usage des classes, un « Essai de répertoire des meilleurs enregistrements discographiques des textes classiques », une « Bibliothèque classique de l'honnête homme » — c'est-à-dire l'énumération des 180 volumes qui mériteraient de figurer dans la bibliothèque de tout professeur —, et jusqu'à un « Répertoire d'adresses utiles » (maisons d'édition, revues littéraires et fournisseurs de disques de diction)! Sans parler d'un index fort détaillé et dans lequel tous les noms cités au cours de l'ouvrage, qu'il s'agisse des grands écrivains, des auteurs d'essais ou de travaux critiques, des commentateurs, des responsables de revues, etc..., se trouvent répertoriés.

Dans la partie bibliographique proprement dite, chacune des grandes périodes de l'histoire littéraire (Antiquité, moyen âge, XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> siècles) est précédée d'une « Documentation générale » sur l'époque considérée, qui concerne

aussi bien l'histoire que les arts, l'histoire des lettres et de la pensée, l'histoire de la civilisation. Sont ensuite passés en revue les « Anthologies » et collections de textes, les ouvrages de linguistique, les textes des « théoriciens et critiques littéraires ». Enfin l'essentiel de chaque chapitre est consacré aux grandes œuvres et aux grands auteurs. Le classement adopté pour ces derniers présente parfois quelques incertitudes : par exemple, Jules Renard figure, aux côtés de Jules Vallès et d'Alphonse Daudet, parmi les « romanciers indépendants » de la période 1850-1890, alors que c'est justement après 1890 que se situent ses principales productions, et, comble de malchance ! sur huit œuvres citées, quatre sont des pièces de théâtre. Les subdivisions adoptées pour la littérature française du xx<sup>e</sup> siècle ne sont guère plus satisfaisantes. Le choix était, il est vrai, « périlleux », comme le reconnaissent les auteurs eux-mêmes, et toute tentative de classification peut paraître prématurée.

Quoi qu'il en soit, on appréciera d'avoir, à la portée de la main et sous un format commode, un tel ensemble de références, dont la consultation, facilitée, comme nous l'avons dit, par un index fort pratique, permettra au professeur et au bibliothécaire de se « rafraîchir la mémoire ». Et la meilleure preuve de l'utilité de ce livre et de l'intérêt qu'y ont pris ses lecteurs, c'est que moins de deux années après sa publication, les éditions Hachette en ont mis en vente une seconde édition. Souhaitons-lui donc encore beaucoup de rééditions, enrichies, revues, corrigées et améliorées <sup>1</sup>.

Pierre RIBERETTE.

1620. — LEVY (Raphaël). — Contribution à la lexicographie française selon d'anciens textes d'origine juive. — Syracuse, N.Y., Syracuse University Press, 1960. — 23 cm, 661 p. — Relié. [§ 9.00]

Les « gloses françaises des textes juifs du moyen âge », comme on les a appelées, sont des témoins d'une situation sociologique disparue. Elles sont liées à la juiverie française du moyen âge, florissante et prospère, détruite par la mesure d'expulsion générale prise par Philippe le Bel en 1306, rapportée assez vainement, confirmée enfin en 1394 par Charles VI. Cette communauté nombreuse était beaucoup plus intimement liée à la vie générale du pays qu'on ne le supposait au temps où Renan et Neubauer rédigeaient leur contribution à l'*Histoire littéraire de la France* (cf. M. Catane, *Des croisades à nos jours*, Paris, Éd. de Minuit, 1956, p. 44 ss). C'est ce que vient de montrer avec une très riche documentation la thèse magistrale de B. Blumenkranz (*Juifs et Chrétiens dans le monde occidental 430-1096*, Paris-La Haye, Mouton, 1960). Blumenkranz a réuni en particulier les textes les plus probants montrant que les Juifs parlaient couramment le français, que l'hébreu était réservé

1. Par rapport à sa devancière, l'édition 1960 a été amendée de quelques coquilles ou inadvertances ; les auteurs en ont laissé néanmoins subsister quelques-unes. Citons : p. 99 : la première édition des *Mémoires* de l'abbé Morellet est de 1821, non de 1832 ; p. 109 : il existe une nouvelle édition du *Joseph de Maistre mystique* d'Émile Dermenghem, parue en 1946, aux éditions de la Colombe ; p. 153 : l'auteur de *La jeunesse d'André Gide* est le professeur Jean Delay, et non André ; p. 158 : *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry ne date pas de 1923.

à l'usage culturel et cultuel et que les hommes cultivés, notamment les savants et les marchands, y ajoutaient la connaissance du latin (pp. 4-5).

Les « gloses françaises » sont des annotations, en général en caractères hébreux, qu'un certain nombre de savants juifs français du moyen âge inséraient dans leurs œuvres hébraïques pieuses, surtout des commentaires bibliques et talmudiques, pour en faciliter la lecture. Évidemment leurs coreligionnaires, dans leur majorité, comprenaient mal leur hébreu, pourtant coulant et facile. Celui qui instaura cet usage est l'illustre rabbin de Troyes, Salomon fils d'Isaac dit Rashi (1040-1105). Ce fut Arsène Darmesteter (1846-1888), brillant philologue, qui attira le premier l'attention sur la valeur de ce matériel pour l'étude du français médiéval.

Mais l'édition de ces quelque 100 000 annotations, consignait environ 20 000 mots différents et datant du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, est un travail titanesque. A. Darmesteter, mort jeune, laissa ses recherches inachevées. Elles furent mises au point pour la publication par L. Brandin en 1908, puis par D.S. Blondheim en 1929. Mais la rareté de la double compétence supposée par de telles études, celle d'hébraïsant et celle de romaniste, empêcha l'apparition des nombreux émules qui eussent été nécessaires pour étudier tout le matériel manuscrit. Celui-ci dépasse de beaucoup en effet les gloses de Rashi principalement étudiées par A. Darmesteter et ses continuateurs. L'utilité de ces documents éclate pourtant quand on constate que certaines gloses ne se rencontrent dans aucun dictionnaire du vieux français, que d'autres y présentent un sens non attesté ailleurs, que plus de 1 000 mots français attestés seulement à l'époque tardive dans les textes chrétiens figurent bien antérieurement dans ces textes juifs. Il est à noter que les plus anciens textes français sont des œuvres littéraires usant d'un vocabulaire poétique alors que les documents judéo-français contemporains portent sur un vocabulaire familier, quotidien, parfois même technique.

R. Levy, professeur assistant de langues romanes à l'Université du Texas, a entrepris de constituer un corpus judéo-français en répertoriant toutes les gloses existantes en imprimé ou en manuscrit. Mais il a dû vite s'apercevoir qu'il s'agissait d'un travail de très longue haleine. Il a donc publié en 1932 un volume intitulé *Recherches lexicographiques sur d'anciens textes français d'origine juive*, Baltimore, The Johns Hopkins Press; Paris, Les Belles Lettres; London, Oxford U.P., 1932 (= *The Johns Hopkins studies in Romance literatures and languages*, extra-volume, V) qui renfermait 815 gloses choisies comme les plus importantes du point de vue lexicographique, éditées avec tout l'appareil critique nécessaire. Le volume qu'il nous présente maintenant (quoique prêt depuis vingt ans) est une sorte de commentaire philologique et parfois historique (du point de vue de l'histoire de la civilisation) du répertoire de 1932. Quelques rubriques (75 l'environ) en ont déjà paru sous forme d'articles dans diverses revues.

Le commentaire des 815 mots traités dans ce volume est donc d'une grande érudition. Pour en apprécier pleinement la valeur du point de vue de la philologie française, il faudrait disposer d'une compétence qui nous manque. Il nous est permis pourtant de faire des constatations évidentes. D'abord, R. Levy dispose d'une connaissance exhaustive du matériel imprimé et manuscrit dont il dresse une liste fort utile, p. 16-21. Ensuite, il traite des mots qu'il a retenus avec une très grande

science et son livre doit être noté comme un important supplément aux recherches lexicographiques sur le français dont les résultats sont consignés dans les grands répertoires comme ceux de Godefroy, Von Wartburg, etc.

On peut lui reprocher le caractère touffu de l'introduction et de maintes discussions. Certains résultats ou conclusions eussent gagné à être mis en relief. Ainsi il n'est nulle part (si je ne me trompe) répondu directement à la suggestion de plusieurs censeurs des *Recherches lexicographiques* (O. Bloch, *Bull. de la Soc. de linguistique*, 34, 1933, fasc. 3, pp. 105-6; E. Bourciez, *Rev. critique*, 66, 1932, pp. 462 s.) suivant laquelle des formes telles que *able* pour *arbre*, *blanche* pour *branche*, *pruie* pour *pluie* viendraient simplement de la confusion dans la notation hébraïque des vocables entre les lettres *l* et *r* de l'hébreu. Seulement d'autres parallèles et références, d'autres constatations positives ou négatives sont ajoutées.

Un point plus important est l'usage du terme « judéo-français » qui peut donner à penser que les Juifs de France parlaient un dialecte particulier avec ses caractéristiques structurelles propres et sa relative inintelligibilité pour les « étrangers » comme le picard par exemple. Pourtant, rien n'est venu, à ma connaissance, infirmer les conclusions du maître de R. Levy, D. S. Blondheim (*Les Parlers judéo-romans et la Vetus latina*, Paris, Champion, 1925, p. cxxxvii), suivant lesquelles les particularités du langage des Juifs ne portaient que sur le vocabulaire et parfois la syntaxe. Il était compréhensible aux autres habitants du pays et était « loin d'avoir le caractère tout à fait spécial du judéo-allemand de l'Europe orientale que les Allemands ne comprennent guère ».

L'ouvrage peut servir de répertoire. A ce titre, les caractéristiques de forme sont importantes. Les références et le mode de décryptement des sigles sont soigneusement ordonnés, ce qui est une qualité essentielle dans un livre de cet ordre. Par contre les deux index lexicographiques manquent de titre courant ce qui est un inconvénient grave, obligeant à recourir à la table des matières. Le second index est celui des « mots de langues autres que le judéo-français » parmi lesquelles figure essentiellement le français. Il eût été utile de le subdiviser par langues (ou au moins d'indiquer la langue à laquelle appartient chaque mot), ce qui permettrait de se rendre compte rapidement de la part du vocabulaire de chacune de ces langues en contact avec le français des Juifs. Quelques sondages m'ont montré des lacunes, par exemple celle de l'arabe *al-hanzal* (p. 53 s.).

Maxime RODINSON.

1621. — LIBRARY OF CONGRESS. Hispanic foundation. Washington. — Works by Miguel de Cervantes in the Library of Congress, ed. by Francisco Aguilera. [Foreword by Howard F. Clive.] — Washington, Library of Congress, Hispanic foundation, Reference department, 1960. — 26 cm, XLIV-121 p., planche, [16] fac-sim., multigr. (Hispanic foundation bibliographical series. N° 6).

La popularité du « Don Quichotte » est telle qu'après la Bible c'est l'ouvrage qui a été le plus souvent réédité et traduit, et de nombreux artistes ont souvent essayé d'illustrer une œuvre qui permet de faire preuve d'esprit imaginaire et de verve humoristique.

Pour nous bibliothécaires, cela signifie des éditions anciennes ou modernes intéressantes pour les bibliophiles, de nombreux ouvrages à cataloguer et une tranche délicate à intercaler. Mais, heureusement, nous sommes aidés par de nombreuses bibliographies ou catalogues de bibliothèques pour la plupart bien faits.

Après la Bibliothèque nationale de Madrid, après celle de la Députation provinciale de Barcelone (pour la collection I. Bonsoms), après celle du Palais de Perelada, après de nombreux bibliographes, la Bibliothèque du Congrès de Washington publie le catalogue des œuvres de Cervantes qu'elle possède. Le préfacier, M. Howard Clive, nous précise que cette bibliographie a été établie pour rendre service aux étudiants, bibliographes et bibliophiles, par M. Aguilera, aidé des autres dirigeants de la Fondation hispanique de la bibliothèque. C'est une œuvre d'aspect modeste, multi-graphiée, et dont les notices paraissent assez inégales. Quatre articles sur des sujets de bibliographie cervantesque ont été reproduits en tête, mais leur intérêt se limite au cadre de la bibliothèque. Ce répertoire des œuvres de Cervantes est suivi d'une bibliographie des œuvres sur l'écrivain qui se trouvent à la Bibliothèque du Congrès, mais uniquement à un point de vue bibliographique, le point de vue littéraire est exclu. Enfin le répertoire se termine par une liste d'ouvrages sur les illustrateurs de Cervantes, toujours dans le cadre de la même bibliothèque.

Un index des auteurs, traducteurs, illustrateurs, commentateurs, éditeurs et compilateurs permet de se servir utilement de cette bibliographie d'approche difficile.

Avec ses 459 notices, ce répertoire est bref. La collection cervantesque de la Bibliothèque du Congrès est très modeste à côté de celle des bibliothèques que nous avons citées, et de celles de la Bibliothèque nationale et du « British Museum » qui ont publié des tirages à part de leur catalogue. En 1956, le *Bulletin des bibliothèques de France* rendait compte du catalogue de la collection Sedo Peris-Mencheta, paru de 1953 à 1955, et comprenant 58 15 numéros, et les autres catalogues de collections et de bibliothèques comprennent 2 à 3 000 notices. C'est donc surtout à ces bibliographies que nous aurons recours en présence d'une œuvre difficile à cataloguer.

Cependant le bibliothécaire hispanisant gardera cette bibliographie à portée de la main. Elle a le mérite d'être la dernière en date parue, alors que la plupart ont vingt à trente ans d'existence, par conséquent ce n'est que là que nous trouverons les éditions les plus récentes et la partie bibliographique qui occupe les pages 93 à 104 constitue une bibliographie de bibliographies cervantesques et permet de repérer, non seulement les autres répertoires, mais encore les catalogues d'exposition, instruments de travail souvent précieux. Et puis, en présence d'une édition rare, d'une traduction dans une langue peu courante, il faudra penser que l'ouvrage n'est peut-être qu'à la Bibliothèque du Congrès. Cette bibliographie complétera très utilement les autres.

Son cadre de classement est tout à fait classique : Œuvres complètes et leurs traductions en tête, puis œuvres diverses par ordre alphabétique, « Don Quichotte » en tête. Pour chaque œuvre : texte original, puis traductions par ordre alphabétique de langue; à l'intérieur de chaque division, ordre chronologique. La clarté de ce cadre apporte une compensation à la mauvaise présentation multigraphiée des notices. Celles-ci ne sont pas numérotées, de sorte que l'index renvoie à des pages, la consultation est longue. Ces notices sont établies d'après les fiches de la bibliothèque,

elles ne paraissent pas avoir toujours été unifiées, certaines sont très détaillées, surtout pour les éditions anciennes, d'autres par contre, surtout pour les traductions en langues peu courantes, sont brèves.

Cette bibliographie n'a d'ailleurs pas été écrite à l'usage des bibliothécaires, c'est un catalogue partiel de bibliothèque établi pour les lecteurs, qui trouveront plus facilement la cote qu'en cherchant à travers plusieurs tranches successives de catalogue. Elle n'a donc absolument pas la prétention d'être aussi complète qu'une vraie bibliographie. Ne lui demandons pas plus qu'elle ne peut donner, mais, telle qu'elle se présente, elle apportera une aide certaine au bibliothécaire chargé de la section hispanique d'une grande bibliothèque.

Marie-Thérèse LAUREILHE.

1622. — MIRAMBEL (André). — Petit dictionnaire français-grec moderne et grec moderne-français... — Paris, G.-P. Maisonneuve, 1960. — 19 cm, 486 p.

Conçu et rédigé par André Mirambel, directeur de l'École des langues orientales vivantes et professeur de grec moderne dans le même établissement, le présent volume se veut un moyen terme entre la formule du lexique, un peu trop sommaire, et celle des dictionnaires beaucoup plus complets dont la plupart, déjà anciens, sont depuis longtemps épuisés. Son originalité tient surtout au fait que l'auteur a fait précéder la liste des mots d'une courte bibliographie linguistique (pp. 15-16), de notions d'écriture et de lecture (pp. 19-21), d'une nomenclature des abréviations les plus couramment employées en Grèce (pp. 25-28) et d'un résumé grammatical (pp. 31-53), bref de l'essentiel pour ne pas se sentir complètement perdu lorsqu'on aborde le royaume des Hellènes. La langue qui fait l'objet de ce dictionnaire est essentiellement le *grec démotique*, c'est-à-dire la langue commune « héritière du grec ancien par une évolution ininterrompue de l'ionien-attique depuis l'époque hellénistique (III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) à travers Byzance (IV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle après J.-C.) jusqu'à nos jours ». De la langue savante, calquée sur le modèle antique, et qu'une tradition de purisme maintient dans l'État et l'Église, dans les administrations, en partie dans la presse et à l'école, l'auteur n'a retenu que les expressions fixées par l'usage et incorporées au langage courant. C'est assez dire pour n'avoir pas besoin de souligner le côté pratique de ce dictionnaire qui tient compte des progrès de la civilisation dans tous les domaines et des néologismes que les inventions, le développement des techniques, les nouvelles sources d'information et les changements survenus dans les conditions matérielles de l'existence ont fait naître.

Plus riche dans le sens français-grec moderne que dans le sens grec moderne-français de quelque trois mille mots, il s'adresse d'une part à ceux qui entreprennent l'étude de la langue courante, de l'autre aux voyageurs qui, de plus en plus nombreux, se rendent en Grèce. Double destination qui laisse entrevoir ses limites car, à partir d'un certain degré de connaissance de la langue, il s'avère nettement insuffisant. Cette réserve énoncée, le principal reproche que l'on puisse faire à ce volume, clairement imprimé et solidement relié d'une pleine toile vert « Van Dyck », c'est qu'il est lourd et encombrant dans une mesure qui n'est pas en rapport avec son utilité. L'automomo-

biliste, à l'usage duquel il semble avoir été spécialement préparé, trouvera sans doute à le caser dans sa voiture, mais toutes les fois que la curiosité vraie fera de lui un piéton, le touriste lui préférera un lexique, moins fourni peut-être en mots nouveaux, mais plus maniable et facile à glisser dans une poche. Ce qui, en voyage, a son prix.

Marie-Louise CONCASTY.

1623. — MISCH (Georg). — Geschichte der Autobiographie. 2. Bd., 1-2; 3. Bd., 1. — Frankfurt am Main, G. Schulte-Bulmke, 1955-1959. — 3 vol., 24 cm.

L'Allemagne voit encore naître des travaux littéraires gigantesques. En même temps que M. A. Borst commençait à publier le monumental ouvrage intitulé : *Der Turmbau von Babel*, dans lequel il retrace l'histoire des croyances de l'humanité au sujet des origines des peuples et des langues, M. Misch continuait une étude qui prévoit une série encore plus considérable de volumes, s'il la mène à bien jusqu'à nos jours, sur l'histoire de l'autobiographie. Les deux œuvres ont une certaine parenté dans la façon qu'ont les deux auteurs de mener leur enquête et d'exposer leur sujet. A la fois historiens et philosophes, ils ne se contentent pas d'énumérer des noms et des titres, quoique leur bibliographie soit abondante; ils essaient de montrer l'évolution de la pensée des hommes, et, dans le cas de M. Misch, de l'expression de leurs sentiments.

Les premiers volumes étaient consacrés à l'Antiquité : Orient ancien, Grèce, civilisation hellénistique gréco-romaine, et aux débuts de la littérature chrétienne. M. Misch a pris le terme d'autobiographie dans un sens extrêmement large; il étudie en effet tout ce qui, dans les œuvres littéraires, historiques, théologiques, contient l'expression d'une personnalité et l'évocation de souvenirs individuels. C'est dire la richesse des volumes consacrés au moyen âge, puisqu'il est question non seulement des autobiographies proprement dites : l'*Apologie d'Abélard*, le *De vita sua* de Guibert de Nogent, mais des correspondances, des méditations pieuses dans lesquelles se révèlent les âmes des moines, des épitaphes, etc. M. Misch a lu une quantité importante de textes et les cite largement. La partie du tome III réservée à Abélard et Héloïse représente à elle seule près de deux cents pages.

Non content de recenser la littérature européenne en latin et en langues vulgaires — il y a même un chapitre sur la poésie islandaise — M. Misch passe aussi en revue la poésie arabe, avec un rapprochement assez inattendu au premier abord entre la poésie épique arabe et les sagas islandaises. Il a utilisé le très remarquable ouvrage de M. Franz Rosenthal : *Die arabische Autobiographie*, Rome, 1937, *Studia arabica*, I, mais pas autant qu'il l'aurait dû, car les références aux auteurs arabes ne montrent pas une grande familiarité avec leurs textes. Nous sommes surpris par exemple que l'autobiographie d'Avicenne, qui est d'un intérêt exceptionnel, n'ait pas été mise en relief. Or, elle est accessible à tous car M. A. Arberry l'a traduite en excellent anglais (*Avicenna on theology*, Londres, 1951). La philosophie nous paraît jouer un rôle plus important que l'érudition dans les préoccupations de M. Misch. Il nous semble aussi, qu'en ce qui concerne l'histoire des idées, il aurait eu intérêt à suivre de près les travaux de M. Pierre Courcelle sur les *Confessions* de saint Augustin et leur postérité littéraire. Augustin est le grand modèle de toute la chrétienté occidentale, et la plupart des autobiographies subissent plus ou moins son influence. On

ne pourra vraiment juger la valeur et l'utilité de cette entreprise que lorsqu'elle sera terminée, ou du moins conduite jusqu'au début de l'époque dite moderne, et qu'un index complet permettra d'apprécier l'étendue et la précision de la bibliographie. Dans son état actuel, l'ouvrage donne l'impression à la fois d'un labeur encyclopédique et fragmentaire, de proportions assez mal équilibrées, mais néanmoins plein d'informations et d'aperçus intéressants.

Marie-Thérèse d'ALVERNY.

1624. — Petite encyclopédie géographique. [Trad. du néerlandais par Jacques Noordhoff et Jean Sauven.] — Paris, Bruxelles, Éditions Sequoia, 1960. — 18,5 cm, 240 p., cartes, couv. en coul. (Références R 1.).

Tout homme ne peut plus ignorer la géographie, le monde se rétrécit sous nos yeux par la multiplicité et la rapidité des transports, l'humanité est solidaire de tout événement proche ou lointain. Un souci naturel d'exactitude joint au désir de rassembler sous un volume infiniment réduit une documentation embrassant toute la surface du globe assure le succès de la formule adoptée. La faveur du public pour le livre de poche, de format maniable et de prix réduit, s'exprime par la prolifération de publications de disciplines variées (littérature, arts, religion, médecine, etc...) <sup>1</sup> dont l'ouvrage en question est un exemple parfait. De plus, usagers privilégiés, l'écolier et l'étudiant trouveront dans cette encyclopédie un complément indispensable aux atlas scolaires de caractère didactique.

Encyclopédie et atlas, cet ouvrage comporte un texte et des cartes. Vingt-cinq pages de généralités réparties en trois chapitres (la terre, tableaux de production, organisation politique) précèdent la description encyclopédique des pays. Le premier chapitre comprend des tableaux donnant les dimensions de la terre d'après Hayford, la répartition des terres, par continent, la superficie, le volume et la profondeur des océans et mers adjacentes, des chiffres climatiques de localités situées dans différentes zones, l'étendue des principaux lacs, îles et archipels, la longueur des plus grands fleuves, les points culminants, le dernier recensement des principales villes, l'évolution de la population mondiale et son expansion de 1650 à 1957, la répartition des cultes, le développement du réseau ferré de 1840 à 1950, les principaux canaux avec leur date d'inauguration et leur description (longueur, profondeur, écluses, capacité). Des statistiques de produits miniers (houille, pétrole, gaz naturel, minerai de fer, de cuivre, d'étain, bauxite, or, argent), agricoles et forestiers (froment, seigle, maïs, riz, café, thé, caoutchouc) enfin manufacturés (sucre, acier, automobiles, navires) montrent l'évolution de la production mondiale avec répartition par pays de 1950 à 1958. L'organisation politique occupe le chapitre trois. La Communauté française vient en tête avec la répartition des territoires de statut juridique différent et mention pour chacun d'eux de la capitale, de la superficie et de la population (chiffre global

1. Voir, par ex., dans la même collection : Encyclopédie médicale pour tous. Préf. du Dr Louis Schwartz... — Paris, Bruxelles, Éditions Sequoia, 1961. — 18,5 cm, 220 p. (Références R. 2.)

et densité). Une liste des États-Unis d'Amérique avec superficie et population en 1960 est suivie d'un tableau très utile des organismes internationaux groupés sous quatre rubriques différentes : A) Les Nations unies et organismes connexes. B) Autres organisations internationales. C) Organisations européennes. D) Organisations régionales politiques, militaires et économiques. Chaque organisme est représenté par les éléments suivants : dénomination en français et éventuellement en anglais, sigles, siège, nature des activités pour les moins connus, liste des pays membres pour les deux dernières catégories.

La description encyclopédique des pays constitue avec les cartes le corps de l'ouvrage. Les notices descriptives sont classées suivant un plan systématique. La répartition par continent, l'Amérique étant scindée en deux, constitue le cadre à l'intérieur duquel on peut avoir des regroupements par régions géographiques principales. L'Europe occupe à elle seule plus de la moitié du texte et des cartes. En vertu d'un déséquilibre presque inévitable dans la rédaction des notices, près de neuf pages et demie de texte sont consacrées à la France, quatre à la Belgique, alors que les États-Unis par exemple ne sont représentés que par trois pages et demie et l'URSS par deux pages. On pourrait multiplier les exemples. Chaque notice paraît rédigée suivant un plan identique : traits physiques (topographie, hydrographie, côtes, nature du sol et végétation, mines, climat...), population (races, langues, cultes, statistiques...), administration (organismes gouvernementaux et administratifs), ressources (agriculture, élevage, industrie, commerce...). Des photographies fonctionnelles illustrent le texte. Le style très condensé utilise largement parenthèses et abréviations. Les statistiques abondantes et les pourcentages de population ou de production sont récents, les chiffres donnés correspondent en général aux années 1958, 1959 et même 1960.

Les cartes polychromes constituent la partie figurative de l'ouvrage et la plus précieuse. On réalise mal l'existence des notices sans les cartes. Il s'agit de cartes politiques donnant toutefois les principaux accidents du relief. Elles sont accompagnées des pavillons et éventuellement des armoiries. L'ouvrage comporte différents types de cartes : planisphères, cartes représentant un continent, une région géographique principale (Ex. : Péninsule des Balkans), un pays, une région à l'intérieur d'un pays (Ex. : France N E). Plusieurs cartes régionales sont consacrées à la France et à la Belgique. De consultation aisée malgré leur format réduit, ces cartes éclairent admirablement le texte, bien que la mise en pages n'ait pas permis la juxtaposition du texte et des cartes. Un index des cartes, drapeaux et notices figure en tête de l'ouvrage. Enfin un « registre alphabétique explicatif » très détaillé (pp. 191-240) en quatre colonnes (environ 350 noms par page), commun aux cartes et au texte, permet de réaliser l'importance de la compilation.

De présentation attrayante, de consultation et de lecture faciles, cette encyclopédie géographique de poche, bien qu'elle ne soit pas la première tentative de cette nature, n'en est pas moins une heureuse réalisation et une œuvre d'excellente vulgarisation.

Denise REUILLARD.

1625. — Sovietico-Turcica. Beiträge zur Bibliographie der türkischen Sprachwissenschaft in russischer Sprache in der Sowietunion 1917-1957. — Budapest, Akadémiai kiadó, 1960. — 25 cm, 320 p. (Bibliotheca orientalis Hungarica. IX.) [110 forints]

Du détroit de Behring à la Mer Noire, sur plus de 10 000 km, les peuples de race turque forment, à travers l'Asie, de façon presque ininterrompue, une large bande incurvée du NE vers l'O, pénétrant même jusqu'au cœur de l'Europe, en Albanie et en Yougoslavie. Sur un total de plus de 50 millions d'individus, plus des 2/3 sont établis sur le territoire de l'URSS, où certaines peuplades turques ont été élevées au rang de républiques autonomes, telles l'Azerbaïdjan, le Turkmenistan, l'Ouzbékistan, le Kazakstan, la Kirghizie, la Yakoutie.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de constater que depuis une quarantaine d'années — et déjà dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'un des plus grands turcologues de tous les temps, V. V. Radlov — une abondante littérature en langue russe ait été consacrée à ces importantes minorités ethniques.

A la fin du XIX<sup>e</sup> s. et dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> s., il faut citer V. V. Barthold et le grand linguiste N. Ia. Marr. Plus près de nous, A. N. Samojlovič (entre les deux guerres mondiales) et N. K. Dmitriev (décédé en 1954) laissent une œuvre importante. Actuellement les meilleurs turcologues russes sont incontestablement N. A. Baskakov et S. E. Malov, suivis d'une vingtaine de bons spécialistes pour chacune des langues turques et leurs dialectes respectifs. Enfin, ces études entraînent encore dans leur sillage une centaine de chercheurs locaux dont les contributions plus sporadiques ne doivent cependant pas être négligées.

Sans doute s'agit-il ici d'un travail réalisé non par des Russes mais par des Hongrois. Cependant, là encore il n'y a pas lieu d'en être surpris si l'on se souvient de la tension aiguë qui a existé du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> s. entre l'Empire ottoman et la Hongrie, créant d'abord, par la force des choses, un intérêt réciproque...

Au cours du XIX<sup>e</sup> s. une école d'orientalistes de valeur s'est constituée dans ce dernier pays. Parmi ceux qui se sont particulièrement illustrés dans le domaine de la turcologie, citons J. Budenz, A. Vámbéry, G. Bálint, Ignace Kúnos, B. Munkácsy et les autres collaborateurs de la « Revue orientale » (*Keleti szemle*) du début de ce siècle. Le plus grand turcologue hongrois actuel, Gyula Németh, publiait voici trente ans son magistral « Établissement des Magyars dans leur habitat historique ». (Budapest, 1930.)

Le présent ouvrage est dû en grande partie à ses efforts bibliographiques en vue d'une nouvelle édition de son livre — édition qui malheureusement ne semble pas pouvoir être réalisée dans l'immédiat, étant donné l'orientation actuelle des études turques en URSS, depuis une dizaine d'années. En effet, il s'agit avant tout de doter les peuples turcs d'URSS d'alphabets convenablement adaptés à chacune de leurs langues, de grammaires solidement codifiées et d'un vocabulaire répondant aux besoins actuels (souvent à l'aide de néologismes) pour leur permettre de participer activement à la réalisation du socialisme.

Les ouvrages soviétiques récents sont donc surtout consacrés à des travaux de base sur la transcription, la grammaire et le vocabulaire, à des brochures de vulga-

risation poétique, scientifique et littéraire et à des journaux de grande diffusion. Les recherches d'érudition pure ne pourront venir que plus tard.

Telle qu'elle est, cette bibliographie qui ne prétend pas être complète offre déjà un important ensemble de références encore jamais réalisé dans ce domaine : 2 750 notices en russe, avec la traduction allemande complète du titre et du sous-titre, du nom de l'organisme éditeur et de la publication, et, en général, le nombre de pages.

Un simple coup d'œil sur la liste des abréviations utilisées (pp. 17-54) permet de mesurer l'importance du domaine exploré : une cinquantaine de langues et dialectes, et près de 600 noms d'organismes et de périodiques.

Les notices sont classées en une seule liste, dans l'ordre alphabétique russe des auteurs et des anonymes. Celles-ci ne concernent pas exclusivement des ouvrages ou des articles de linguistique au sens étroit, mais encore tout ce qui a trait à la langue en général. Le dépouillement poussé aussi loin que possible ne se limite pas aux seules revues spécialisées, mais comporte également de nombreux articles parus dans diverses revues et journaux considérés comme très importants du point de vue vulgarisation.

Un soin spécial a été apporté à la rédaction d'un index-matière en allemand. Celui-ci a été conçu sous le double aspect de l'appartenance particulière de chaque langue turque et d'après la terminologie linguistique, sans oublier les études consacrées spécialement à un auteur (Mélanges) ou à un texte ancien.

Quant aux lacunes qu'un travail d'une telle ampleur comporte inévitablement, regrettons avec G. Németh que ce dernier n'ait pas eu le temps d'achever son travail à Leningrad à la « Fundamental'naja biblioteka » et à l'« Institut de recherche orientale », non plus que de visiter les principaux centres soviétiques de turcologie, tels ceux de Kazan', Tcheboksary, Oufa, Bakou, Achkhabad, Tachkent, Alma-Ata, Frounze, Yakoutsk, etc. Néanmoins aucun ouvrage essentiel ne semble avoir été oublié jusqu'en 1955. Tout au plus avons-nous relevé l'omission d'une douzaine d'ouvrages des années 20 et 30 publiés entre autres dans de petites villes du Sud (à Simféropol, en particulier). Quelques revues aussi semblent incomplètement dépouillées : un auteur est cité pour un article, mais est omis pour un autre article paru dans la même revue (par ex. V. I. Filonenko, notice 2444. Dans le n° 3 de la même revue (1939), l'article sur les « Atalar sozy » est omis).

Disons tout de suite, à la décharge des rédacteurs et en témoignage de leur probité scientifique, que les notices incomplètes ou douteuses, rédigées de seconde main et non vérifiées d'après les originaux, sont précédées d'un astérisque.

Cette bibliographie peut être utilement complétée, au moins à partir de 1957 (à 1959), par l'article de Talât Tekin : *Sovyet Rusya'da savaştan sonra türkoloji çalışmaları* (Travaux de turcologie parus depuis la 2<sup>e</sup> guerre mondiale en Russie soviétique), paru dans *Türk dili araştırmaları yıllığı. Belleten* 1959, Ankara, Türk tarih kurumu, 1959. (Türk dil kurumu yayınları. Sayı 180, pp. 379-406 : 209 notices.)

Qu'il nous soit permis toutefois de formuler deux légères critiques. La première a trait à la typographie. Les traductions allemandes au-dessous du texte russe auraient gagné en clarté à être composées, soit en italique, soit avec des caractères d'un œil nettement différencié de celui des caractères cyrilliques.

La seconde porte sur l'ordre alphabétique choisi. Puisque l'ouvrage comporte une traduction allemande intégrale et des tables en allemand, c'est donc que dans l'esprit des réalisateurs il est appelé à servir également à des lecteurs ne lisant pas le russe. Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir établi une table des noms d'auteurs et des titres dans l'ordre alphabétique latin ? Cela n'aurait pas augmenté considérablement le volume et l'aurait rendu plus maniable encore.

Dans une édition suivante, revue et complétée, que nous souhaitons très prochaine, on pourra facilement remédier à ces deux imperfections.

Avant de terminer, posons encore une dernière question : Pourquoi les auteurs ont-ils cru devoir limiter leur bibliographie aux travaux parus en URSS uniquement en langue russe ? Nous ne nous dissimulons pas les embûches d'une telle entreprise, et sans doute les dimensions de l'ouvrage en auraient-elles été passablement bouleversées ! Des difficultés de tous ordres auraient surgi, s'ajoutant encore à celles déjà rencontrées dans l'élaboration du présent volume : un grand nombre d'ouvrages infimes difficilement repérables, sauf sur place, à travers des territoires immenses ; difficultés aussi dans la transcription de langues et de dialectes notés très diversement au cours des années, etc. Là plus qu'ailleurs une collaboration plus étroite encore avec les savants soviétiques se serait imposée, car un tel travail est impossible à réaliser en dehors des frontières de l'URSS. Mais nous estimons qu'il serait prodigieusement intéressant et utile de l'entreprendre.

Peut-être l'équipe hongroise et les turcologues russes y ont-ils déjà pensé et vont-ils bientôt nous annoncer qu'ils se sont attelés à cette tâche ardue, méritant une fois de plus la gratitude de tous les turcologues du monde ?

En attendant, sachons gré à l'Académie des sciences de Hongrie et à l'Institut de turcologie de l'Université de Budapest d'avoir mis à notre disposition un ouvrage qui d'ores et déjà est appelé à rendre les plus grands services non seulement aux spécialistes des langues turques, mais à tous les linguistes, aux folkloristes, aux ethnologues, aux historiens, aux géographes, à tous les naturalistes qui s'intéressent à l'Europe orientale et à l'Asie centrale, sans oublier, bien entendu, les bibliothécaires et les documentalistes des grandes institutions mondiales.

Pierre BARKAN.

#### SCIENCES SOCIALES

1626. — BRUHAT (Jean), DAUTRY (Jean), TERSEN (Émile), avec la collaboration de Pierre Angrand, Jean Bouvier, Henri Dubief, Jeanne Gaillard et Claude Perrot. — *La Commune de 1871*. — Paris, Éditions sociales, 1960. — 29 cm, 435 p.

Ces études collectives sur *La Commune de 1871* forment un très beau volume de grand format, présenté sous une belle jaquette illustrée qui recouvre la reliure en toile écrue ; sur un bon papier couché, la typographie est claire, l'illustration, très abondante, est de qualité ; un effort considérable a été fourni pour le renouvellement d'une iconographie qu'on croyait connaître : bien des documents avaient été trop longtemps négligés, portraits, scènes de rues, dessins, caricatures, tableaux, photographies, affiches, manuscrits...

Les auteurs, aidés par toute une équipe, sont connus par leurs titres, leur compétence, les travaux qu'ils ont publiés sur la condition et les luttes du prolétariat. Dès les premières lignes de l'avant-propos, le sens de l'ouvrage est très clairement exposé : « Voici une nouvelle histoire de la Commune, une histoire que ses auteurs ont écrite en songeant constamment à ce peuple français, en qui vivent toujours ardentes les traditions de courage et d'audace léguées par le prolétariat parisien de 1871. Nous avons pensé que le récit des événements devait être au centre de ce volume — ce qui ne nous a point empêchés d'en étudier les causes et d'en dégager les leçons en nous inspirant des écrits des maîtres du socialisme scientifique. Les témoignages des contemporains qui furent aussi des combattants ont été largement utilisés, et tout particulièrement la magnifique histoire de Lissagaray que personne ne peut relire aujourd'hui sans éprouver dans toute leur fraîcheur les sentiments légitimes d'admiration pour les Communards et de haine pour les Versaillais. » La position est nettement prise : il s'agit d'un livre d'histoire au service d'une cause.

Des éléments nouveaux ont été trouvés dans les archives, dans la presse, dans les collections iconographiques. Si les légendes et les tables n'indiquent pas toujours l'origine de chaque illustration, les sources des textes sont clairement données, soit en notes, soit (après une précieuse chronologie) dans les annexes : « Bibliographie » « Les Journaux de la Commune », « Iconographie », « Affiches et publications de la rue », « Notes biographiques sur les élus, les militants et les principaux combattants de la Commune », le tout suivi d'un index des noms cités et d'une table des illustrations.

Il a fallu une singulière maîtrise pour dominer une telle masse de documents réunis par divers collaborateurs, pour les ordonner et les situer dans un ensemble de mouvements populaires : le livre commence avec les barricades de juin 1848 et les questions ouvrières sous l'Empire (pp. 1 à 61), le récit lui-même suit l'ordre chronologique (chap. 1 à IX) ; une étude spéciale et en grande partie nouvelle est consacrée aux mouvements populaires en province et en Algérie (chap. X) ; les derniers chapitres : « La Commune et le prolétariat international en 1871 (XI) », les lendemains de la Commune (XII) et surtout les dix dernières pages (« Conclusion et enseignements ») font pendant à l'introduction, prolongent l'histoire jusqu'à nos jours et précisent bien la position des auteurs par rapport à l'idéologie bourgeoise, à la pensée socialiste, à la Commune elle-même (mouvement national, mouvement ouvrier et social, mouvement international) qui est finalement jugée (Insuffisances et fautes de la Commune : excessive modération, respect excessif de la démocratie formelle, éloignement des masses rurales...) Ainsi, les 73 jours de la Commune, analysés par rapport à l'évolution du prolétariat, sont replacés dans une histoire de la classe ouvrière qui s'étend sur 70 ans, depuis 1848 jusqu'à la révolution russe d'octobre 1917 : c'est pourquoi, parmi les dernières illustrations se trouve un portrait de Lénine qui est d'ailleurs cité plus de vingt fois dans le texte.

Le thème politique si constamment suivi par les auteurs les amène à insister sur certains documents au détriment d'images ou de textes qu'on aimerait voir ici. Il ne semblait pas indispensable de reproduire deux et même trois fois le même portrait (Amoureux, Billioray, Delescluze, Ranvier...) alors que tant d'estampes, de dessins ou de photographies sommeillent encore dans les collections (de Vinck en parti-

culier) pourtant largement prospectées. On nous dit au début que la presse a été utilisée, et, de fait, les citations sont nombreuses; mais l'annexe réservée aux « Journaux de la Commune » précise qu'on « comprendra sous cette dénomination... seulement ceux qui ont soutenu la Commune sans ambiguïté »; c'est se priver délibérément d'un apport très curieux de la presse adverse ainsi que l'a montré récemment Aimé Dupuy (1870-1871. *La Guerre, la Commune et la presse*, Paris, 1959) dont l'ouvrage est pourtant cité dans la bibliographie avec cette mention « travail bien informé ». Même si la règle du jeu est ici de n'étudier que la presse favorable à la Commune, il faudrait exposer et expliquer le rôle de Jules Vallès, partisan de la liberté de la presse « absolue et illimitée » et qui proteste dans son propre journal, *Le Cri de Paris* du 23 mars 1871, (A. Dupuy p. 108) contre la suppression, par la Commune, de plusieurs journaux conservateurs : « Je regrette profondément qu'on ait empêché *Le Gaulois* et *Le Figaro* de reparaitre... La liberté est sans rivages »; mais les auteurs ne sont pas de cet avis et ils écrivent (p. 357) : « On sait aussi que par un absurde respect de la « liberté de la presse », elle [la Commune] sévit trop tard et fort incomplètement contre les journaux de l'ennemi ». Telle est l'une des « leçons que les maîtres du socialisme scientifique... ont dégagées de la Commune de Paris » (p. 8) mais qui étaient connues et pratiquées depuis fort longtemps, en particulier à l'époque de Falloux (p. 12) ou du général Vinoy (11 mars 1871).

On pourrait encore à propos de la presse, sans entrer dans de menus détails (*Le Fils du Père Duchêne illustré*, cf. p. 394, se trouve à la Bibliothèque nationale, cf. A. Dupuy p. 227), renvoyer à des ouvrages comme celui de Ph. Roberts-Jones : *La Presse satirique illustrée entre 1860 et 1890*, Paris, 1956, ou à deux autres parus tout récemment (après ce livre sur la Commune) : H. Vanier, *La Mode et ses métiers, Frivolités et lutte des classes 1830-1870*, Paris, 1960, et J. Lethève, *La Caricature et la presse sous la III<sup>e</sup> République*, Paris, 1961. Le premier apporte, surtout d'après les journaux de l'époque, des précisions tout à fait nouvelles sur la condition des ouvriers et sur les luttes sociales à Paris et en province de 1848 à 1870, c'est-à-dire pendant la période étudiée ici dans l'introduction; le second consacre une quarantaine de pages à la presse et à la censure (de droite et de gauche) dans les années qui suivent 1870.

Il en est de l'histoire comme de l'information : par le seul choix des faits et des nouvelles, l'historien comme le journaliste prend déjà parti et aussitôt ses commentaires « éclairent » et « orientent ». Ce livre ne laisse à ce sujet aucun malentendu. Il n'est pas question de discuter ici l'interprétation des faits (« Le véritable meurtrier de l'archevêque Darboy, c'est Thiers » écrit K. Marx cité p. 256, avec allusion au refus de Thiers d'échanger l'archevêque contre Blanqui), ni l'exposé de la doctrine. Notons seulement qu'un effort considérable a été fourni pour réunir et présenter de la manière la plus entraînante, souvent avec émotion, les faits à porter à l'actif de la Commune.

« Cet ouvrage n'est qu'une synthèse provisoire » (p. 7) écrivent les autres. Dans les immenses dépôts de documents qu'ils signalent en annexes (p. 375) et qui sont répartis entre la France, l'Italie (Milan), l'URSS (Moscou), les Pays-Bas (Amsterdam), les États-Unis... ils trouveront assurément des éléments complémentaires, comme aussi dans la presse, tandis que d'autres équipes s'emploieront à rechercher aux mêmes sources, à propos des mêmes faits, mais à l'aide d'autres témoignages

(correspondances, notes manuscrites, livres, journaux, images...), les arguments de doctrines différentes, sinon opposées.

Jean PRINET.

1627. — A Dictionary of statistical terms, prepared for the International statistical Institute with the assistance of the Unesco by Maurice G. Kendall... and William R. Buckland... 2<sup>nd</sup> ed. with combined glossary in English, French, German, Italian, Spanish. — London, Edinburgh, Oliver and Boyd, 1960. — 22,5 cm, XI-575 p.

Ce dictionnaire, dont voici la seconde édition, augmentée (1<sup>re</sup> édition, 1957), est publié sous les auspices de l'Institut international de statistique. Il est édité sous la direction du Pr Kendall, assisté du Dr Buckland; ceux-ci ont en outre fait largement appel à la compétence de nombreux statisticiens de divers pays. Il est donc permis de penser que les définitions et traductions des termes considérés « apparaîtront, en grande partie du moins, assez généralement acceptables » (G. Darmois), bien qu'elles ne constituent pas, à proprement parler, des normes officielles internationales. Ces termes (1 700 environ) sont essentiellement ceux de la théorie statistique; cependant, quelques termes « semi-mathématiques » utilisés communément dans l'exposé de cette théorie ont été également retenus.

L'ouvrage est divisé en deux parties qui se complètent : 1) Un dictionnaire en anglais, des termes statistiques, avec leurs définitions, éventuellement accompagnées de formules. De nombreux renvois facilitent la recherche. 2) Quatre glossaires, sans définitions, pour les langues de travail de l'I.I.S. : français-anglais, allemand-anglais, italien-anglais, espagnol-anglais; chacun des termes traduits se réfère à la page du texte anglais de base correspondant. Un glossaire combiné des cinq langues (partie originale de la seconde édition), classé dans l'ordre alphabétique des mots en anglais, constitue un instrument supplémentaire de comparaison.

Reine CORMIER.

1628. — Essai de bibliographie des principaux ouvrages de droit public (droit public général, droit constitutionnel, droit administratif), de science politique et de science administrative qui ont paru hors de France de 1945 à 1958. Publié sous la direction de Henry Puget... — Paris, les Éditions de l'Épargne, 1961. — 21 cm, X-369 p. (Travaux et recherches de l'Institut de droit comparé de l'Université de Paris. 19.)

Cet ouvrage rassemble plus de 5 000 titres d'ouvrages de droit public parus hors de France entre 1945 et 1958. Des pays très divers sont représentés, mais l'Europe occidentale et les États-Unis tiennent dans cet ensemble une place très privilégiée : disparité s'expliquant par le peu d'originalité ou de vitalité du droit public dans certains régimes, la difficulté rencontrée dans la recherche bibliographique pour quelques pays et le caractère peu accessible de certaines langues pour des lecteurs occidentaux.

Le champ de cet ouvrage ne se limite pas strictement au domaine traditionnel du

droit public. Au droit public général et au droit constitutionnel est associée, dans des proportions modestes il est vrai, la science politique, tandis que le droit administratif élargit son domaine jusqu'à la science administrative. Le droit financier, par contre, et le droit international public sont exclus.

Ces divers matériaux sont distribués par grandes disciplines, avec un classement tantôt systématique, tantôt géographique, afin de dégager des comparaisons et rapprochements ou de faciliter les recherches pour l'ensemble d'une législation nationale. Une table des matières détaillée expose le plan suivi, un index des auteurs cités renvoie aux numéros des notices.

L'importance du domaine couvert par cette bibliographie et son caractère relativement international font d'autant plus regretter les négligences qui y apparaissent : les notices sont souvent incomplètes ou mal rédigées, certains ouvrages parus avant 1945 sont cités sans justification apparente, des réimpressions de classiques sont mentionnées sans nom d'éditeur scientifique, l'index qui mêle les noms des collectivités auteurs et les titres d'anonymes est peu clair.

Ces imperfections, dont l'auteur est lui-même conscient et qui sont dues en partie à certaines difficultés intervenues au cours de la rédaction du manuscrit, ne peuvent faire oublier l'intérêt d'une telle entreprise et les services que pourra rendre cet ouvrage.

Jacqueline BRUNAIS.

#### SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

1629. — *Advances in mass spectrometry*. Ed. by J. D. Waldron. — New York, Pergamon press, 1959. — 24 cm, XIV-704 p., fig.

On a réuni dans cet ouvrage les communications présentées au Congrès sur la spectrométrie de masse, tenu à Londres du 24 au 26 septembre 1958. On y a joint les résumés des discussions suivant chacune des communications. A la fin du livre on trouve 95 pages de références bibliographiques pour la période allant de 1938 à 1957, suivies d'un index des auteurs figurant dans cette bibliographie. On trouve enfin de nombreux schémas et de nombreuses photographies des montages présentés par les auteurs des communications.

Le livre, comme le congrès, comprend cinq sections.

Dans la première est traitée la spectrométrie de masse de haute résolution, conduisant par exemple à la séparation de  $N_2O^+$ , de  $CO_2^+$  et de  $^{132}Xe^{3+}$ , ions qui ont tous le même nombre de masse apparent, savoir 44. On y traite également de l'amélioration d'appareils de type ancien, de l'amélioration des images, de la correction des aberrations, etc...

La deuxième section est relative à la spectrométrie de masse des solides : mise au point d'une source d'ions par émission thermique, étude des états de surface, analyse de traces de la manière suivante : on prend une quantité connue d'un mélange isotopique enrichi en isotope et on mesure le changement causé dans sa composition isotopique par le mélange isotopique naturel de l'élément analysé, présent dans l'échantillon.

La troisième section est relative à la spectrométrie de masse en chimie organique; analyse des fractions lourdes des pétroles, des impuretés dans les substances organiques, étude de la dissociation des ions, par exemple de  $C_2H_4^+$  en  $C_2H_3^+$  et  $H_2$ , des réactions entre ions et molécules, des réactions chimiques rapides avec des spectromètres de masse eux-mêmes suffisamment rapides? etc...

La quatrième section traite de l'ionisation sous bombardement électronique, par exemple de He, Xe,  $O_2$ ,  $Cl_2$ ,  $I_2$  ou des radicaux alcoyles. Il y est aussi question des ions négatifs.

La cinquième section est en principe relative à l'utilisation de la spectrométrie de masse dans la recherche fondamentale. En fait on y trouve des communications sur des sujets variés : mesure des quantités relatives de  $^3He$  et  $^4He$  dans les météorites, mesure de la composition isotopique de l'hydrogène, étude des réactions de surface, etc...

On voit donc en définitive que le champ d'application de la spectrométrie de masse s'est étendu bien au delà de la mesure des masses atomiques.

Michel DESTRIAU.

1630. — Bibliography of interlingual scientific and technical dictionaries. Bibliographie des dictionnaires scientifiques et techniques multilingues. Bibliografía de diccionarios científicos y técnicos plurilingües (4<sup>e</sup> éd.). — [Paris], Unesco, 1961. — 24 cm, 236 p.

Cette réédition s'imposait. Elle apportera en particulier un instrument de travail précieux aux bibliothécaires chargés de bibliothèques scientifiques et techniques. 900 nouveaux dictionnaires et 133 rééditions ont été recensés et on a pu inclure un grand nombre d'ouvrages publiés en URSS.

Comme pour les éditions antérieures, on a utilisé la C. D. U. de même que des sigles pour les langues. Des index par langues, par auteurs et par matières renvoient aux indices de la C. D. U.

P. S.

1631. — BIERENS DE HAAN (David). — Bibliographie néerlandaise historique-scientifique des ouvrages importants dont les auteurs sont nés aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, sur les sciences mathématiques et physiques, avec leurs applications. — Nieuwkoop, B. de Graaf, 1960. — 25 cm, 424 p.

Une des nombreuses reproductions photomécaniques de textes scientifiques épuisés depuis longtemps, dont la firme B. de Graaf à Nieuwkoop (Pays-Bas) se fait spécialiste.

En effet, il s'agit d'une réimpression « fac-similé » de l'édition « Roma, 1883 », au nombre limité de 300 exemplaires.

La bibliographie comprend une liste d'environ 5.700 publications, classées dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, avec des notes bio-bibliographiques. Les notices contiennent le titre (parfois abrégé), lieu et date d'impression, nom du libraire, et parfois de l'imprimeur, format, nombre de pages, de planches, tableaux ou cartes.

S'il y avait lieu, mention a été faite du portrait de l'auteur avec le nom du peintre ou graveur. Dans cette bibliographie sélective sont inclus des ouvrages traitant des sujets suivants : sciences mathématiques, physique, mécanique, astronomie, chimie, architecture (civile, militaire, navale), ponts et chaussées, digues et canaux, art militaire, dessin, musique, philosophie dans la mesure où ils concernent les sciences mathématiques et physiques.

Un sommaire groupe les publications en seize divisions systématiques principales. Les notices y figurent avec les noms d'auteurs suivis du numéro d'ordre de la bibliographie.

Un deuxième sommaire, « Aperçu sur quelques imprimeurs et éditeurs », mentionne 1.208 libraires hollandais et 181 libraires étrangers.

L'introduction à ce dernier sommaire est datée : Leiden, juillet 1884.

Milisa COOPS.

1632. — BOOTH (A. D.). — Progress in automation, vol. 1. — London, Butterworths scientific publications, 1960. — 22 cm, VIII-232 p.

Inaugurant une nouvelle série qui vise à offrir de temps à autre, sans périodicité déterminée, un panorama des progrès accomplis dans le domaine de l'automatisme, ce premier volume limite son objectif à quelques applications industrielles anglaises. Dans l'introduction, Booth fait un bref historique de l'automatisme et rappelle les définitions et quelques notions fondamentales. Les dix chapitres de l'ouvrage, dus à différents auteurs, sont regroupés de manière assez arbitraire en deux parties : 1. Méthodes ; 2. Applications. A part trois synthèses d'ordre assez général, presque tous les chapitres traitent de problèmes d'automatisation dans l'industrie mécanique, et plus particulièrement de la commande des machines-outils. Un sous-titre approprié aurait dû en avertir le lecteur. Si chaque chapitre constitue un excellent article technique digne d'une bonne revue spécialisée, l'ensemble n'atteint pas à la classe des ouvrages périodiques de synthèse similaires, à laquelle il semblait prétendre.

André CHONEZ.

1633. — DUNCAN (George Sang). — Bibliography of glass. From the earliest records to 1940. Ed. by Violet Dumbley. Subject index prepared by Frank Newby. — London, Dawsons of Pall Mall for the Society of glass technology, Sheffield, 1960. — 27 cm, VIII-544 p.

Cette « Bibliographie du verre depuis les plus anciens documents jusqu'à 1940 » s'étend en principe à tous les documents écrits sur la question dans tous les pays. Elle se limite aux verres obtenus par fusion des matériaux à température relativement élevée, ce qui exclut les verres « plastiques » ou « organiques ». D'autre part, les documents jugés sans intérêt n'ont pas été mentionnés.

La plus grande partie de l'ouvrage (pp. 1 à 502) est consacrée à des notices bibliographiques signalétiques, rarement suivies d'un bref sommaire, classées par ordre alphabétique d'auteurs ou de sujets, si l'auteur n'est pas connu. Le sujet des ouvrages anonymes a été choisi d'après une liste de sujets vedettes préétablie.

Chaque notice porte un numéro. L'index matières (pp. 505-544) renvoie à ces numéros. Cet index a quelques défauts : Frank Newby, son auteur, dit lui-même qu'il n'a travaillé que d'après les notices établies par G. S. Duncan et que, les titres des ouvrages n'étant pas toujours clairs, les résultats ont été « quelque peu arbitraires ». Comment aurait-il pu, dans ces conditions, dépister toutes les questions qui avaient été traitées sous le couvert d'un titre général, ou savoir quelle importance avait été donnée aux unes par rapport aux autres ? De plus, la liste des sujets qui a servi à établir l'index ne paraît pas assez détaillée. Si l'on fait, par exemple, une recherche sur une question précise, on ne la trouve pas toujours mentionnée dans l'index. Il faut alors remonter à un sujet plus général dans lequel la question cherchée risque d'être traitée plus ou moins longuement. On obtient enfin une liste de documents dont la moitié ou plus a des chances d'être inutilisable.

Les défauts de l'index ne doivent pas faire oublier l'importance et la valeur des notices bibliographiques très soigneusement faites et l'ouvrage de G. S. Duncan mérite d'avoir une place dans toutes les bibliothèques qui se consacrent à la recherche et à la technologie verrières.

Anne-Marie BAUDOUIN.

1634. — GORDON (B. L.). — *Medieval and Renaissance medicine*. — London, Peter Owen, 1960. — 23 cm, xiv-843 p., 68 fig. [Sh. 63.]

Du 1<sup>er</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, l'histoire de la médecine reste encore pour beaucoup entourée d'un certain mystère et les relations y sont relativement peu nombreuses. C'est pourquoi l'ouvrage très documenté, d'un texte facile à lire, et largement illustré que le Dr B. L. Gordon consacre à la médecine médiévale et de la Renaissance doit, par ses biographies, son historique des maladies et l'apport des principales contributions, retenir l'attention du lecteur qui y trouvera autant d'intérêt que de profit.

Le Dr Gordon dont nous connaissons déjà : *The Romance of medicine* (1944, 2<sup>e</sup> éd. 1949) et *Medicine throughout antiquity* (1949) aborde son étude dans une période où la science hippocratique et galénique n'est représentée en Europe que par de rares manuscrits conservés dans les monastères. De cette période médiévale, de 476 à 1453, où l'on peut distinguer trois périodes : byzantine, sarrasine et occidentale, l'auteur nous brosse un vivant tableau où nous sommes successivement informés des tendances caractéristiques de la médecine au début du moyen âge dans l'Empire d'occident, de l'apport considérable de la médecine arabe, traductrice des œuvres des maîtres du passé et créatrice des illustres Écoles de Salerne, Cordoue, Tolède et Bagdad, de la médecine coranique et post-coranique, des grands auteurs et des contributions arabes à la chimie et à la pharmacologie, de la période arabo-hispanique et des apports des juifs à la médecine médiévale, du rôle de la scolastique et de l'essor des Universités, de la progression des connaissances anatomiques, des épidémies et des diverses maladies, dans ce millénaire où peste, famine et guerres décimaient des nations entières. Et ce long cheminement, coupé de longues périodes de stagnation, voit successivement se développer la pratique médicale en Italie (Salerne 1123; Naples 1125; Pavie 1161; Padoue 1228), en France (Montpellier 1181; Paris XII<sup>e</sup> siècle), en Angleterre (Oxford 1167; Cambridge 1209), en Allemagne (Prague 1345; Vienne 1389; Leipzig 1409).

C'est en Italie, au xv<sup>e</sup> siècle, que débute la Renaissance médicale. Des savants byzantins, après la chute de Constantinople, y portent dès 1453 les fondements de la littérature grecque. C'est alors que naissent les grandes découvertes et que les Universités se libèrent de l'emprise ecclésiastique. L'influence de l'humanisme s'étend à la médecine et c'est vers la doctrine d'Hippocrate que l'on tend à revenir. Avec l'auteur, nous allons connaître des grands réformateurs, du renouveau de l'anatomie, de la renaissance de la physiologie et de la pharmacologie, des progrès de la chirurgie, de l'obstétrique et de l'ophtalmologie et des modifications que la période de la Renaissance va apporter aux théories sur la contagion en identifiant de nouvelles maladies. Nous arrivons au xvii<sup>e</sup> siècle, la médecine est enfin libre et, avec l'expérimentation, les grandes écoles se libèrent, en Italie d'abord, puis en France et enfin en Allemagne.

Nous aurions aimé rappeler tous les noms de ces auteurs qui contribuèrent au moyen âge et à la Renaissance aux progrès si remarquables de l'esprit, de l'enseignement et de la pratique médicale dont ont bénéficié les siècles suivants. Nous laissons le soin au lecteur de pénétrer l'intimité de ce très intéressant ouvrage suivi de références détaillées pour chacun de ses quarante-quatre chapitres et d'un index.

Dr André HAHN.

1635. — JEFFREYS (Alan E.). — Michael Faraday. A List of his lectures and published writings. With a foreword by Sir Laurence Bragg. — London, published on behalf of the Royal Institution by Chapman and Hall, 1960. — 25,5 cm, xxx-86 p., 1 front., 7 pl.

Il n'existait, jusqu'à la publication de cet ouvrage, qu'une bibliographie exhaustive de l'œuvre de Faraday. Pourtant, le célèbre physicien et chimiste anglais avait déjà intéressé plusieurs biographes. C'est qu'en effet, l'ampleur des travaux de Faraday, leur multiplicité, leur dispersion dans des publications très variées pouvaient décourager.

M. A. E. Jeffreys rend hommage à la première bibliographie, publiée en appendice à la traduction russe de *Experimental researches in electricity*, par A. M. Lukoms-kaja, en 1951. Mais elle ne tient compte que des documents accessibles dans les bibliothèques russes. D'autres bibliographies, très incomplètes, mais fournissant une utile base aux recherches, avaient été publiées dans *Royal Society's catalogue of scientific papers, 1800-1900*, dans *Biographisch-literarisches Handwörterbuch zur Geschichte der exacten Wissenschaften*, de J. C. Poggendorff, dans *Bibliographical history of electricity and magnetism*, de P. F. Mottelay et, enfin, dans le *Michael Faraday...* du « Pratt Institute ».

L'important travail de M. A. E. Jeffreys s'accompagne de références biographiques, d'un index et de belles illustrations. La bibliographie proprement dite est chronologique et permet de juger de l'étonnant génie de Faraday qui ne s'est pas appliqué seulement à l'électrolyse, et qui s'incarne, depuis son entrée, en 1816, à la « Royal Institution » comme assistant de Humphry Davy, dans une œuvre considérable de savant, mais aussi de technicien et d'expert.

Suzanne COLNORT-BODET.

1636. — LEVORSEN (A. I.). — Paleogeologic maps. — San Francisco, London, W. H. Freeman et C<sup>o</sup>, 1961. — 23 cm, 178 p., 102 fig. [43 s.]

Lisons correctement le titre : il s'agit bien de « cartes paléogéologiques » et non paléogéographiques. La face du globe, en voie de changement perpétuel, a subi à l'échelle des millions d'années des modifications plus brutales et plus rapides à certaines époques. Ces accroissements de vitesse et d'intensité du cours de l'histoire de la terre s'inscrivent dans les couches profondes sous forme d'accidents que le géologue sait reconnaître. Depuis longtemps déjà, à l'aide des données fournies par les puits, on avait tracé les courbes de niveau du toit de certains horizons stratigraphiques, il s'agissait donc de cartes paléogéologiques, avant le terme. L'extraordinaire développement des forages, en raison de la recherche de pétrole essentiellement, a permis de multiplier et de parfaire de telles cartes. D'ailleurs l'auteur consacre ses premiers chapitres à ces généralités, exposées très clairement, avec des schémas simples, très pédagogiques.

Beaucoup de publications géologiques, articles ou monographies régionales, dans divers pays, apportent, en conclusion généralement, de telles cartes paléogéologiques, se rapportant à une unité géostructurale donnée et à certains étages stratigraphiques définis. A. I. Levorsen sélectionne dans cette masse documentaire des exemples correspondant à des échelles de plus en plus larges : champs pétrolifères, régions, continents. D'ailleurs les cartes qu'il trace, surtout pour l'Amérique et sur le plan des continents, sont en grande partie originales, de même que ses nombreux schémas explicatifs. La très large érudition de l'auteur se manifeste également dans le choix des régions traitées : il est tel que des exemples sont pris, à une échelle ou l'autre, dans toutes les parties du globe, y compris l'URSS. A la fin du livre nous trouvons même quelques cartes consacrées à toute la surface du globe.

La bibliographie finale reflète la même connaissance étendue de la littérature géologique. Certainement, en quelques pages il n'était pas possible de donner une revue complète du sujet, ni de figurer des cartes de grande surface. Cela explique que parfois les cartes reproduites ne sont pas d'une lisibilité parfaite, mais tel qu'il est cet ouvrage est précieux pour tous ceux qui s'intéressent à la géologie ou qui poursuivent des recherches dans ce domaine.

Nous ne ferons pas non plus grief à l'auteur de défauts inévitables ou mineurs : documentation un peu ancienne pour l'Europe occidentale ou l'Afrique du Nord ; erreurs de translittération de certains mots russes (« Laptev sea » et non « Lapter sea » par exemple). La mine de renseignements que contient cet ouvrage et la voie de recherche scientifique qu'il éclaire sont des qualités qui éclipsent ses quelques petits défauts.

Jean ROGER.

1637. — ORDWAY (Frederic I.) et WAKEFORD (Ronald C.). — International missile and spacecraft guide. — New York, Mc Graw Hill, 1960. — 28 cm, XVIII-227-[184] p., fig.

Ce guide se divise en deux parties bien distinctes : tout d'abord un historique des fusées et engins, puis une revue détaillée, par pays, de tous les engins actuels.

Dans la première partie, les auteurs, Frederic I. Ordway et Ronald C. Wakeford, tous deux membres de la « General astronautics corporation », tracent une étude chronologique des progrès réalisés dans les missiles (pp. 3-16). Puis (pp. 17-52), ils décrivent les organismes chargés, dans chaque pays, de leur étude et de leur fabrication. Enfin (pp. 53-227), ils décrivent d'abord les différentes sortes de missiles, puis les avions-fusées, les fusées de recherche en haute atmosphère, les « drones », enfin les satellites artificiels.

La deuxième partie de l'ouvrage passe en revue les missiles actuels dans l'ordre alphabétique de leurs pays d'origine (avec une pagination non continue). Des caractéristiques et des performances sont données, tant pour les engins proprement dits que pour les fusées de recherche et satellites.

Enfin, l'ouvrage se termine par une bibliographie et par des informations « de dernière minute » sur les réalisations de fin 1960, telles que le « Malafon », les « Astrobee », série 200, « l'Atlas Agena » etc...

Dans l'ensemble, un très intéressant outil de travail, malgré un regrettable mélange des engins avec les fusées de recherche et les satellites, ce qui, selon l'avis des spécialistes, risque de brouiller les idées d'une personne connaissant mal le domaine.

Geneviève FEUILLEBOIS.

1638. — VLEDUC (G. E.), NALIMOV (V. V.) et STJAŽKIN (N. I.). — Naučnaja i tehničeskaja informacija kak odna iz zadač kibernetiki (L'information scientifique et technique : problème de cybernétique). (In : *Uspekhi fizičeskikh nauk*. T. 69, vyp. I; sentjabr' 1959, pp. 13-56).

Les auteurs de la présente étude, qui a eu un certain retentissement, s'attachent à démontrer que l'information scientifique et technique relève de la cybernétique. Nous regrettons de ne pouvoir faire état dans le cadre qui nous est imparti de toute la richesse, de tous les rappels et idées originales qui caractérisent cette étude <sup>1</sup>. Prenant comme point de départ le caractère exponentiel de l'évolution de la science les auteurs prévoient pour les scientifiques dans un avenir très proche des difficultés insurmontables, si tous les efforts ne sont portés sur le traitement numérique de l'information. Ils rappellent les différentes méthodes d'analyse documentaire, les services rendus par les cartes perforées, les résultats obtenus dans l'automatisation de l'information en chimie, l'« Uniterm », le « langage des machines », l'algèbre de Boole, les diverses théories de recherche documentaire fondées sur la logique mathématique.

La recherche des voies nouvelles pour la transmission et le traitement de l'information scientifique et technique a abouti à la création d'une discipline scientifique (dont le nom n'est pas encore bien défini), que l'on peut considérer comme l'une des branches de la cybernétique. Cette discipline est née à l'intersection de plusieurs sciences : logique mathématique, documentologie, linguistique, théorie des probabilités, statistique mathématique, psychologie du raisonnement, électronique,

1. L'étude comporte de nombreux graphiques et 70 références bibliographiques où nous constatons avec regret l'absence des travaux français.

technique des calculateurs. Dans l'avenir cette discipline mettra largement à profit les acquisitions dans le domaine de la recherche biophysique, du fait que l'emmagasinage le plus dense de l'information s'effectue dans l'acide nucléique des chromosomes, où se trouve « codée » la structure de tout l'organisme humain.

L'avenir de cette discipline dépendra dans une large mesure de la manière dont sera résolu le problème essentiel de la cybernétique : le rapport entre les possibilités de la machine et la pensée humaine.

Il est d'ores et déjà évident que le développement de cette discipline conduira à de nouvelles formes d'organisation de la science et permettra de poursuivre sa « mathématisation ». Sa réussite dépendra d'un effort collectif à grande échelle des spécialistes de toutes les branches de la science évoquées ici même.

Ida FOREST.

1639. — VOOUS (K. H.). — Atlas of European birds. With a preface by Sir A. Landsborough Thomson. — London, Nelson, 1960. — 35,5 cm, 284 p., 355 ill., 419 cartes.

Le récent ouvrage du Dr Voous, le distingué chef du département d'ornithologie au Musée zoologique d'Amsterdam, constitue avant tout un atlas de 419 cartes qui figurent, chacune, la distribution d'une espèce d'oiseau d'Europe pendant la période de reproduction. Toutes sont d'une grande précision, et sont le fruit d'innombrables recherches dans la nature, les collections et la littérature. Le texte précise cette distribution ainsi que la répartition au cours de l'hivernage, qui ne figure pas sur les cartes, tout en décrivant l'habitat caractéristique de l'espèce et les grands traits de son écologie. L'auteur distingue un certain nombre de types de distribution qu'il définit dans son préambule et y rattache ensuite chacune des espèces.

Le troisième élément de cet ouvrage consiste en une remarquable série de photographies ; la quasi totalité des espèces est figurée. La plupart de ces photos constituent des documents d'une grande valeur scientifique et esthétique.

Dans son ensemble cet ouvrage forme donc un apport de très grande valeur à la connaissance de la distribution des oiseaux européens et de la biogéographie de la région paléarctique toute entière. Il résume une documentation éparsée dans une volumineuse littérature et précise de nombreux points peu connus jusqu'à présent faute d'une synthèse aussi poussée.

Sans doute les spécialistes pourront-ils relever certaines erreurs de détail dans les distributions (encore que 138 cartes aient fait l'objet de corrections ou d'additions par rapport à l'édition néerlandaise antérieurement parue) ; ils regretteront aussi que les références bibliographiques n'aient pu être incluses par suite d'un manque évident de place.

Ces critiques ne diminuent néanmoins pas la valeur de cet excellent ouvrage, présenté d'une manière très luxueuse. Il a place dans la bibliothèque de l'ornithologiste comme dans celle de tout biologiste.

Jean DORST.